IMAGES

No. 646 — LE CAIRE (EGYPTE) 26 JANVIER 1942

EN LIBYE

M. Lyttelton, ministre d'Etat britannique pour le Proche-Orient, et M. Bullitt, représentant personnel de M. Roosevelt, intéressés à l'examen d'un canon ennemi capturé, lors de leur inspection des zones de combats en Cyrénaïque.

DANS CE NUMERO :

LE MIRACLE CHINOIS

20 millièmes

En PALESTINE : 25 mils

En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent...

Un élève de rhétorique

C'est encore moi, Horatius. J'ai souvent vu dans les journaux employer le verbe *initier* dans le sens de *commencer*. Cela m'a paru incorrect. Ai-je tort ?

*Non, cher ami, cent fois non. C'est bien injustement, croyez-moi, et croyez-en les plus distingués linguistes français, qu'*initier *s'emploie dans le sens de* commencer. *Initier veut dire : admettre à la connaissance d'une chose et, par analogie, mettre au courant de quelques secrets, ou mettre au fait d'une science, d'un art, etc... Chaque fois que vous le verrez employer autrement, dites-vous bien que le rédacteur a commis là un solécisme bien grave.*

Future aviatrice

J'ai dix-huit ans et j'étudie encore... Je prépare ma philo. Mais comme toutes les jeunes filles de mon âge, j'ai un grand amour... une grande passion : je veux être aviatrice. N'y a-t-il pas en Egypte des personnages influents aimant l'aviation et disposés à aider ceux qui veulent devenir pilotes ?

Certainement, petite exaltée, il y en a beaucoup, mais ce n'est pas à eux que vous devez vous adresser. Il existe en Egypte une société d'entraînement à la carrière de pilote. C'est la Société Misr pour l'Aviation, où Lutfya Nadi, que vous nommez dans votre lettre, a obtenu son brevet de pilote. Pour des renseignements plus précis, vous pourrez écrire à la dite Société à Almaza.

Cœur meurtri

Je suis bien malheureux. Eperdument amoureux d'une femme de dix ans plus âgée que moi, je voudrais l'épouser. Elle est veuve et mère d'un garçon de six ans. Mais je l'aime à en perdre la raison et mes parents, qui sont au courant de la chose, s'opposent formellement à mon mariage. Que faire ? Sans cette femme, je sens que ma vie est brisée.

Mais non, mon jeune ami, mais non, votre vie n'est pas brisée, pas plus que votre mal est sans remède. Vos parents ont mille fois raison. Songez à ce que sera votre vie après seulement quelques années de mariage. Vous vous rendrez compte alors de la grave erreur que vous aurez commise. Mais il sera trop tard. Pendant qu'il est temps encore, reprenez-vous. Dites-vous bien qu'un mariage dans ces conditions est un désastre. Souffrez quelque temps encore, plutôt que de souffrir tout le reste de votre existence. Le temps, qui cicatrise les blessures les plus profondes, sera votre plus sûr guérisseur.

Jeune fille indécise

Mon cas est bien singulier et je n'arrive pas à me comprendre moi-même. Saurez-vous le faire, Horatius, et m'indiquer la voie à suivre ? J'aurai bientôt vingt ans. On me dit jolie et je me crois assez agréable. Deux jeunes gens me font la cour et je pense les aimer tous deux. Comment vous expliquer ? Il y a des jours où j'aime l'un plus que l'autre et, d'autres fois, c'est le contraire qui se produit. Ils ont des situations à peu près analogues et je ne sais pour lequel me décider.

Connaissez-vous, chère enfant, l'histoire de l'âne de Buridan ? Egalement pressé par la soif et par la faim, il se trouvait placé à égale distance entre un seau d'eau et un picotin d'avoine. Il ne savait pour lequel faire son choix. C'est bien votre cas, n'est-ce pas ? Mais je pense que lorsque l'on aime deux personnes de façon égale, on n'en aime aucune sérieusement, ne croyez-vous pas ? Aussi, un conseil : attendez celui que vous aimerez à l'exclusion de tout autre. Vous serez sûre alors d'aimer véritablement.

HORATIUS

I M A G E S

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"

EMILE & CHOUCRI ZAIDAN

Directeurs-Propriétaires

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.

A B O N N E M E N T S

Egypte et Soudan (nouveau tarif)	P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle	P.T. 130
Autres pays	P.T. 160

Adresse : Poste Centrale - Le Caire

L'ÉCRAN de la Semaine



Roosevelt vu par un caricaturiste mexicain.

UNE VICTOIRE DIPLOMATIQUE

Les 20 nations de l'Amérique du Sud se sont réunies à Rio de Janeiro et ont rompu les relations diplomatiques avec l'Allemagne.

Lors de l'entrée en guerre des Etats-Unis, l'on se demandait si les liens qui unissent les deux parties du continent américain seraient suffisants pour faire adopter aux 120 millions d'êtres humains du Sud une décision similaire à celle des 120 millions du Nord. La propagande de l'Axe cherchait à les écarter de la cause alliée. Mais le capable Sumner Welles a su plaider pour les Etats-Unis, et les hésitations qui avaient prolongé les débats sont tranchées par une attitude unanime. Elle assure aux Etats-Unis des ressources en matières premières, elle leur permet d'effectuer des alliances, d'établir des bases militaires et de prévenir tout danger d'invasion, ainsi que toutes divergences au règlement des problèmes de la paix. Le télégramme de sympathie aux pays libres est significatif à cet égard.

Le succès est remarquable si l'on considère l'assemblage disparate que forment ces nations fragmentaires, aux frontières limitrophes. L'Uruguay et le Paraguay, qui séparent le Brésil de l'Argentine, sont l'un le plus avancé de l'Amérique latine, de population entièrement blanche, l'autre le plus primitif et le plus pauvre. Le Pérou est le pays des capitalistes absents; son huile appartient au Canada et aux Etats-Unis, son coton aux Japonais et aux Allemands, ses minéraux aux Etats-Unis, ses banques aux Italiens, son sucre aux Etats-Unis et à l'Allemagne conjointement. L'Argentine, deuxième puissance de l'Amérique, tire ses ressources de son bœuf congelé et de son blé; le Brésil, peuplé de métis pacifiques et pittoresques, réservoir de richesses incalculables, et avec ses 50 millions le plus grand pays latin du monde, est gouverné par une dictature: celle de Vargas.

Les différences nationales causent de nombreuses rivalités. Mais les mêmes langues, l'espagnol et le portugais, la même influence morale, celle des Etats-Unis, prévalent sur les jalousies locales.

Les Etats-Unis ont sans doute promis qu'ils ne laisseraient pas les pays du Sud en proie à la faim, sans les aider. Ils trouvent en eux des marchés pour leurs produits manufacturés. D'autre part, les besoins de la guerre ont créé un appel de matières premières que seules les mines américaines pourront combler. L'aluminium du Brésil, les mille autres produits nécessaires se trouvent en abondance sur le sol américain.

Les Etats-Unis ont fait valoir que Natal, à l'extrémité occidentale du Brésil, est à 1.600 milles de Dakar, sur la côte africaine, et à 3.600 milles de New-York, et que l'invasion allemande ou japonaise pourrait les menacer s'ils maintenaient cette prétendue neutralité qui a été fatale à tant de pays. Il eût été anormal et dangereux que des pays complémentaires s'ignorent et se nuisent. La tactique allemande, « diviser pour régner », aurait joué à plein, entre les deux blocs continentaux, puis entre les divers petits pays. Aujourd'hui, les mesures d'épuration sont en voie d'exécution. La collaboration économique devient entière et simple, la collaboration militaire découle naturellement de l'enchevêtrement des intérêts réciproques.

Un même idéal de liberté anime le monde occidental.

RAEDER LE CORSAIRE

ET L'AMIRAL DE LA FLOTTE FANTOME

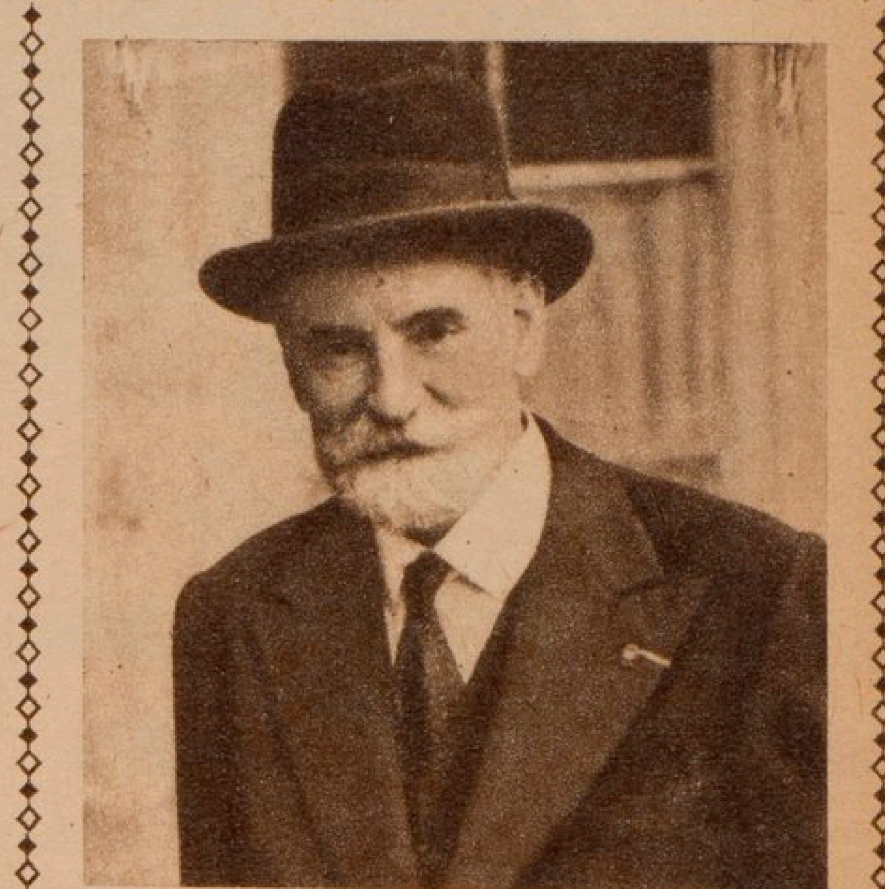
L'ordre d'attaquer la Norvège, l'an dernier, était une folie selon toutes les conceptions navales du monde. Mais Hitler le donna et Raeder l'accepta. Le jour dit arriva, et l'ordre fut exécuté. Raeder ne craignait pas le risque. Il le paie cher aujourd'hui, et essaie d'insuffler du courage à l'amiral italien Riccardi, dont la flotte fantôme n'arrive pas à franchir le détroit d'Otrante.

L'homme dont l'audace a étonné le monde, dont la flotte était appelée en Allemagne « l'enfant adoptif et laid du gouvernement », est un officier de carrière naval à lèvres minces, taciturne, qui a passé 46 ans sur 64 en uniforme. Le grand amiral Raeder est le créateur et le commandant en chef de la nouvelle marine allemande. Dans les rues de Berlin, il est appelé l'amiral de poche, à cause de sa petite taille (1 mètre 60) et de son apparence chamarrée, en uniforme à gros revers, plastronné de bourre, orné d'un poignard d'or.

C'est un amiral de bureau, et il a eu pour fonction de mendier des cuirassés de poche, des destroyers et des sous-marins quand l'attention nationale était concentrée sur l'armée et l'aviation. Il répète la vieille maxime: « Toute guerre livrée contre une puissance navale sera gagnée sur la mer. »

Il s'est rendu sans conditions aux désirs de son Führer, et on le regarde à Berlin comme un mannequin bien habillé et minuscule, qui défile avec les processions nazies, parle aux rallys politiques et force ses officiers subalternes et ses hommes à des démonstrations nombreuses de loyauté. Il a sacrifié l'honneur naval en des occasions tragiques. Quand le « Graf Spee », touché, dut se réfugier dans un port neutre et se crut poursuivi par des forces alliées plus puissantes, l'ordre d'Hitler de se saborder fut signé par Raeder. Le capitaine Hans Langsdorff, le commandant du navire, était un ami personnel de Raeder et un camarade de guerre, à qui il avait donné son commandement comme une faveur spéciale. Quand il lui reprit sa faveur en lui imposant le suicide, les officiers navals burent un toast silencieux à sa mémoire et l'Amirauté annonça brièvement: « La marine allemande comprend et honore cette décision. »

Raeder est le seul général-amiral de l'histoire de la marine allemande. En 1937, il fut nommé membre honoraire du parti nazi et il fut intégré dans le Conseil Privé. En 1938, Hitler en fit son grand amiral.



Comment je suis devenu FRANÇAIS LIBRE

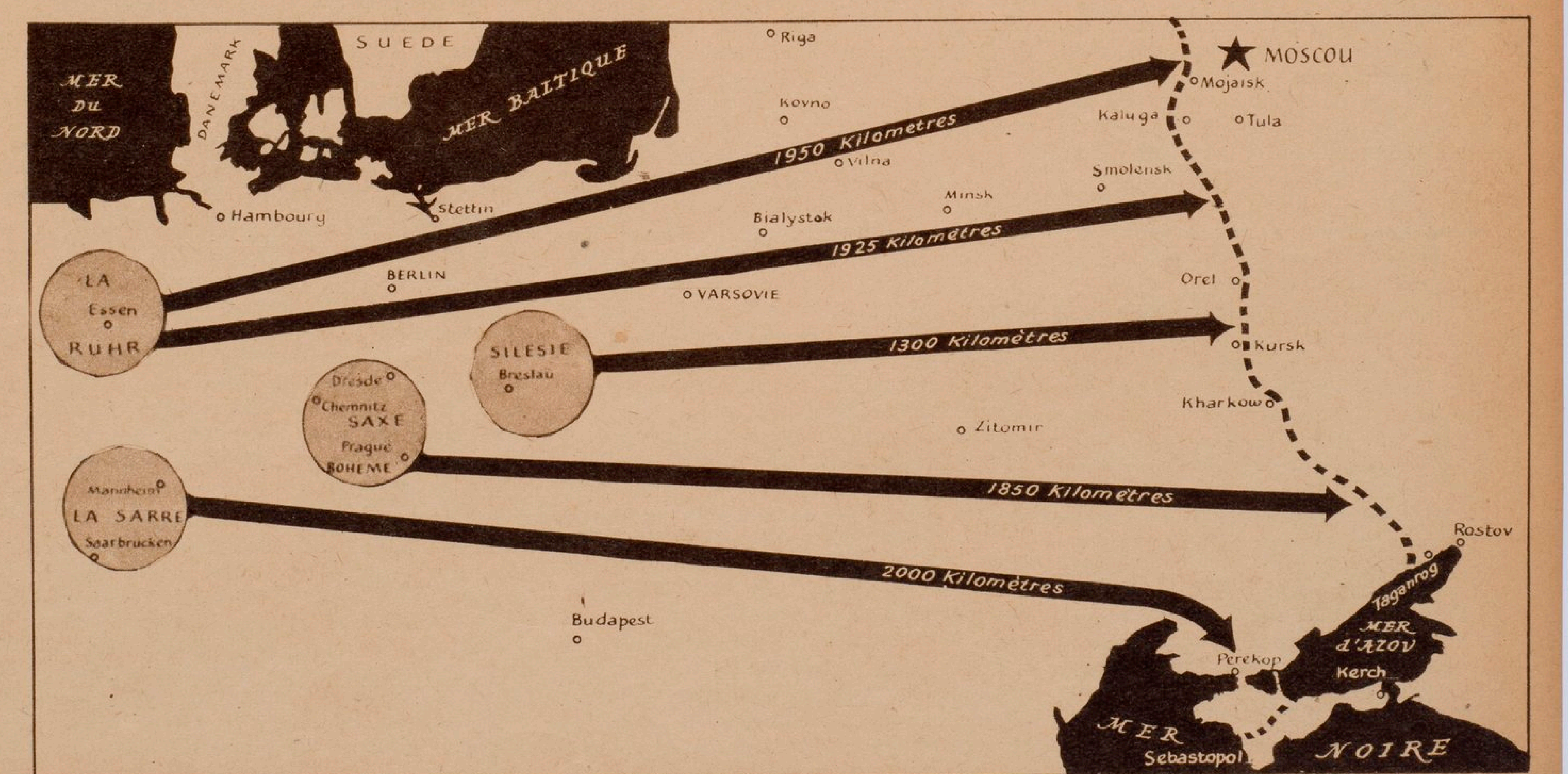
A la délégation française. Le professeur Cassin, commissaire national à l'Instruction Publique et à la Justice, reçoit les membres de la presse. Affable, bienveillant, il s'entretient avec chacun, glisse un encouragement aux amis de la France Libre. Il nous dit ses dernières activités parisiennes :

— Le 1er juin, je faisais passer des examens ; j'ai présidé à des soutenances de thèses. J'ai continué mon travail jusqu'au départ du gouvernement que mes fonctions au ministère de l'Information me forçaient à suivre. Evacué à Tours puis à Bordeaux, où je suis arrivé le 20 juin. Le 22, je partais sur un navire anglais et restais six jours en mer. Le 28, je rencontre le général de Gaulle à Londres qui me dit : « Vous tombez à pic. J'ai justement besoin d'un juriste pour élaborer le traité que je vais conclure avec Churchill. » Et voilà, j'ai préparé ce traité qu'il avait conclu après six jours de repos forcé en mer.

— Vous n'avez pas hésité à rejoindre les forces françaises libres ?

— Pas un instant. Je dois dire que je n'ai pas entendu l'appel du général de Gaulle, parce que je n'avais pas de radio...

M. Cassin s'interrompt, car des obligations mondaines l'appellent. Juriste sincère, il a suivi le gouvernement que l'équité et le droit lui indiquaient. C'est le premier homme de loi qui ait rallié la bannière de la croix de Lorraine...



A mesure que la pénétration en Russie par les armées allemandes se faisait de plus en plus profonde, celles-ci s'éloignaient de plus en plus de leurs bases de ravitaillement en Silésie, en Bohême, dans la Sarre et dans la Ruhr. Ce diagramme montre les fronts allemands en Russie et les distances qui les séparent de leurs bases.

S.M. LE ROI A LA MOSQUEE D'EL AZHAR

Sa Majesté le Roi, entouré de Leurs Excellences Mahmoud Jam, ambassadeur d'Iran, Hussein Sirry pacha, Premier Ministre, et Mahmoud bey Khalil, président du Sénat, écoutant l'allocution que prononça à la Mosquée d'El Azhar le cheikh El Maraghi, à l'occasion du nouvel an de l'Hégire.

SOURABAYA Q. G. de Wavell

Le choix de Sourabaya pour servir de quartier général à Wavell a fait de cette deuxième ville de Java la base de guerre n° 1 du Pacifique. Son port, Tanjong-Pérak, est le plus grand de l'île et sa vie nocturne y est des plus brillantes. Les voyageurs australiens qui débarquent là reçoivent leur première impression de la vie des Indes néerlandaises.

Du port à l'hôtel Orange, c'est un défilé des vues les plus pittoresques que l'on peut imaginer. Des couleurs de cartes postales charment la vue et des senteurs d'épices poivrées, de poissons secs, de girofle et de toutes sortes d'ingrédients vous montent au nez.

Mais avant d'essayer la moindre offensive contre Sourabaya, les Japonais doivent d'abord s'emparer de Madoura, qui forme une sorte de rempart pour le port de Tanjong-Pérak. Madoura est, avec Java, la partie des Indes néerlandaises la plus fortifiée et les habitants de l'endroit les plus durs à la lutte. Il y a quelque temps, quand les Hollandais décidèrent de faire des manœuvres dans l'île, ils demandèrent aux indigènes d'y coopérer. Mais ils durent leur faire croire que c'était là une invasion véritable et qu'il fallait par tous moyens repousser l'ennemi. Les Madouriens ne se firent pas répéter la chose deux fois et commencèrent par empoisonner toutes les conduites d'eau. Il fallut alors remettre l'« invasion ».

Derrière Sourabaya et Madoura se trouvent les dispositifs de défense de Java elle-même. « Java, dit-on, est la queue dont les mouvements agitent le bouledogue hollandais tout entier. » En effet, cette île, qui sépare l'océan Indien de la mer de Chine, est le grand quartier général d'outre-mer des Pays-Bas. La Chine elle-même qui réalise l'importance stratégique de l'île a, par la voix du général Hsu Peikang, proposé que des troupes chinoises y fussent envoyées pour renforcer ses défenses. « Tenir Java est essentiel, dit celui-ci, non seulement pour la défaite du Japon, mais aussi pour celle de l'Allemagne et de l'Italie. »



LES CHIFFRES DE ROOSEVELT

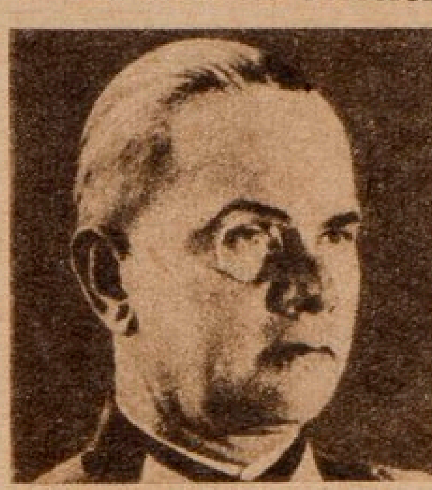
Un homme s'engage à tenir la parole de Roosevelt, à construire les avions, les canons et les tanks que Roosevelt a promis à l'Amérique, pour lui assurer la victoire. Il y a quarante ans, un jeune immigrant danois nommé Signius Wilhelm Poul Knudsen arriva en Amérique avec seulement six dollars dans la poche. Le jeune homme, qui changea son nom en William S. Knudsen, devint riveur dans une usine de bicyclettes, où il travailla avec une telle habileté que Henry Ford, visitant la fabrique un jour de 1911, acheta l'usine, en fit le manager et commença les méthodes modernes de production en série.

Le gros Danois aux yeux bleus et à la tête dure qu'est Knudsen devint la main droite de Ford, le quitta en 1931 pour devenir président de la firme rivale « General Motors » et finit par produire plus d'automobiles par an que son ancien patron.

Maintenant, il est le chef de la production de la Commission américaine de Défense Nationale et le seul homme d'affaires qui ait gagné la sympathie du Président. Il travaille comme un esclave et ne connaît pas d'obstacle insurmontable dans le domaine industriel. L'on disait qu'il était impossible de souder efficacement des plaques de tôle dans les tanks. Le rivetage, coûteux, long et dangereux pour les hommes, devait être modifié. Knudsen, ayant consulté un de ses amis, revint quelques jours plus tard avec une grande pièce de tôle sous le bras. C'étaient deux plaques soudées d'une manière nouvelle. Knudsen ne connaît pas d'obstacle. Roosevelt le sait, et les avions, les tanks et les canons seront prêts à l'heure dite.

VON REICHENAU le général nazi

Le général Walther von Reichenau, homme d'artillerie, savant, dandy et sportsman, est mort. La version officielle: une maladie.



C'est le seul général qui ait « flirté » avec les politiciens nazis d'Allemagne. Son surnom était le « Taureau ». Malgré son apparence aristocratique et son illustre famille de militaires, c'est un officier de goûts très simples qui prit part autrefois à une course de relais de Potsdam à Berlin, courant contre de jeunes recrues, des ouvriers d'usine et des étudiants. Durant la campagne de Pologne, il faisait une course à pied en shorts, sur les routes poussiéreuses, tous les matins. Son père, général, s'était spécialisé dans la balistique. Il était à l'Académie de guerre en 1914 et fut assigné à des travaux d'état-major. Comme la plupart des carriéristes de l'armée, il demeura aux quartiers d'état-major durant toute la guerre. Dans l'armée réduite d'après-guerre, il fut placé sous le commandement de la troisième division à Berlin et fut envoyé à Kœnigsberg, en Prusse orientale, comme lieutenant-colonel et chef d'état-major pour organiser un groupe d'armée miniature. Colonel en 1932, major-général en 1934, et commandant du 7e corps d'armée à Munich en 1935, Hitler voulait en faire son commandant en chef, mais Hindenburg lui fit changer d'avis: il mit von Fritsch à sa place. Après le bouleversement de février 1938, suivant la disgrâce du ministre de la Guerre von Blomberg, qui avait violé le code des officiers en contractant un mariage indigne, von Reichenau fut nommé au commandement du groupe de Leipzig. Mais des différends avec Hitler l'avaient mis à l'écart. Il se distingua en Pologne où l'on dit qu'il franchit la Vistule, atteinte par ses troupes, à la nage, poussant ses vêtements en avant sur un radeau.



Le général allemand Gudérian, dont les armées en retraite ont reculé loin derrière les quartiers d'hiver où elles comptaient établir leurs bases. L'étoile du général Gudérian, après avoir brillé d'un éclat étincelant, au début de la campagne allemande en Russie, a sensiblement pâli. Aux dernières nouvelles, Gudérian serait atteint de pneumonie.

PORT-DARWIN défend l'accès de l'Australie

Port-Darwin, cité Cendrillon de l'Australie, que la plupart des Australiens n'ont jamais connue, ne désirent pas connaître et dont ils ne savent rien ou presque, est devenue par suite des circonstances le point de mire de l'Australie entière.

Grâce à sa situation géographique, à ses bases aériennes, à son magnifique port naturel, Port-Darwin est le bastion de la défense de l'Australie.

Port-Darwin, dont la population en temps de paix ne dépasse pas trois mille âmes, est le centre administratif du territoire de l'Australie du Nord. Un climat torride en rend le séjour intenable aux Blancs et personne jusqu'ici n'y a habité pour son plaisir. On y trouve des pêcheurs de perles, des chasseurs de buffles et de crocodiles, et il ne ferait pas bon s'aventurer à contrecarrer les indigènes de l'endroit.

Les pêcheurs de perles étaient, avant la guerre, des Japonais qui menaient une existence très rude, mais avaient des compensations matérielles importantes. Leur saison de quatre mois ne rapportait pas à chacun moins de 600 livres. Quant au chasseur de buffle professionnel, il gagnait parfois plus de 5.000 livres par an. Sur le dos de son cheval, il lui fallait parcourir un chemin immense et des territoires désolés pour rencontrer des troupeaux de buffles. Pour ce qui est des chasseurs de crocodiles, on imagine à quels dangers ils s'exposent pour venir à bout des féroces animaux.

Port-Darwin a été baptisée à juste raison « le pays de la soif ». En temps normal, sa population blanche, qui se monte à mille habitants, comprenant des femmes et des enfants, consomme 220 gallons de bière par mois. Les indigènes qui sont d'un noir de geai et qui étaient les premiers habitants de l'Australie forment, dit-on, la race la plus primitive du monde. Quelques-uns font le métier de domestique et leur travail vous paraît assez satisfaisant si vous êtes armé d'une sainte patience. Mais chaque six mois vous devez leur donner un congé de quelques semaines qu'ils passent dans leurs terres et ils vous reviennent amaigris et souvent couverts de plaies de toutes sortes. Mais si vous les privez de cette diversion, ils deviennent malades et meurent.

Ainsi qu'on le voit, la vie est loin d'être facile à Port-Darwin. Mais, aujourd'hui, il s'agit de la défense de l'Australie tout entière, et les nombreux soldats qui actuellement peuplent ce port n'ont qu'un seul but: défendre coûte que coûte leur territoire contre une invasion étrangère.

L'ECHEC DE L'AXE EN ARGENTINE

La conférence panaméricaine, destinée à réaliser l'unité des nations de l'Amérique du Sud dans leur attitude à l'égard du conflit actuel, avait rencontré des difficultés particulières. Il semblait que l'Argentine voulait maintenir une neutralité absolue. C'est le pays qui a souffert le plus intensément d'une cinquième colonne allemande, qui minait sa force morale, distrayait ses produits nécessaires.

Le premier incident commença en Patagonie. Cette terre lointaine de pâturages et de steppes fit parler d'elle le 31 mars 1939, quand les Noticias Graficas de Buenos-Ayres recommandèrent d'arracher la Patagonie de la férule argentine. La proposition était signée des noms de Carl von Schubert, conseiller d'ambassade allemand, et Alfred Mueller, chef actif de l'organisation nazie en Argentine. « La Patagonie est la terre de tout le monde, dit l'un des documents, et nous avons le droit de l'annexer. » L'Argentine abandonnerait ce territoire, n'ayant pu le développer comme elle l'aurait dû. D'un point de vue contemporain, elle n'avait aucun droit d'assurer sa possession. Puis une grande campagne pour une « Plus Grande Allemagne » se fit jour. Car dans ces territoires vivent plus de 1.000.000 d'immigrants directs d'Allemagne et de 1.000.000 de nationaux d'origine allemande. Il y a deux fois plus d'Italiens, opérant en harmonie avec les nazis suivant les ordres consulaires.

Les Allemands avaient persuadé les Argentins que le seul moyen d'écouler leurs matières premières était de les envoyer en Europe. Ils ont chauffé la flamme patriotique qui brûle ardente dans les cœurs de tous les Américains du Sud.

Toutes les rébellions, les révoltes, furent fomentées depuis lors par des instigateurs nazis. Mais le peuple argentin est libertaire et surtout anti-raciste. La clarté de ses idéaux a rallié le plus important pays de l'Amérique latine.



LA GUERILLA EN YOUGOSLAVIE

L'armée des patriotes yougoslaves, qui résistent à l'oppression allemande, possède aujourd'hui plus de 125.000 hommes. Ceux-ci ont déjà encerclé plusieurs villes de leur pays et donnent chaque jour plus de fil à retordre à l'armée d'occupation. Les lignes grisaillées montrent le territoire contrôlé par les guerilleros yougoslaves dont le courage et l'héroïsme font l'admiration du monde entier.

LA SEMAINE SUR TOUS LES FRONTS

En Libye, la reddition sans conditions de la garnison qui tenait la passe de Halfaya est l'événement capital de la semaine. Près de 5.500 prisonniers italiens et allemands, dont plusieurs officiers supérieurs, ont été capturés. La Cyrénaïque est désormais définitivement nettoyée de toute présence ennemie. Dans le secteur d'El-Agheila, l'activité fut réduite à cause des tempêtes de sable et de pluies violentes. Les opérations se sont limitées de part et d'autre à de nombreuses activités des patrouilles.

Trois colonnes de tanks ennemis ont tenté une reconnaissance vers les régions occupées par le gros des forces alliées. Puissamment protégés par des bombardiers escortés de chasseurs, les ennemis ont atteint Jedabya, d'où les troupes britanniques de couverture se sont retirées occupant de nouvelles positions plus à l'est.

Sur le front russe, Mojaïsk, après une bataille acharnée, est finalement tombée aux mains des Russes qui, poussant en avant, ont atteint Borodino. L'avance soviétique vers Yelnia et Smolensk suit la direction du chemin de fer de Kaluga à Smolensk. Plus au nord, foudroyante victoire soviétique. Huit villes furent occupées par les Russes, dont Olenino à 30 milles à l'ouest de Rzhev, qui est encerclée complètement, et Staraja-Toroja à 100 milles au nord-ouest de Smolensk. Les forces russes se trouvent maintenant à 100 milles de la Latvie, menaçant directement les approches de la frontière allemande.

D'autre part, perçant les lignes allemandes, les Russes auraient effectué une pénétration qui les aurait portés aux abords de Vyazma.

En Crimée, les débarquements russes continuent. Feodosia a été occupée par les Allemands, mais Kerch est toujours entre les mains des Russes, qui harcèlent sans cesse l'ennemi et qui gagnent à l'ouest de la péninsule.

En Malaisie, les troupes japonaises rencontrent une résistance de plus en plus forte. Après avoir débarqué sur les rives de la Muar, à 100 milles de Singapour, les Nippons ont obligé les Britanniques à effectuer un nouveau repli au sud de cette rivière. Sur la côte occidentale, la pression japonaise s'est intensifiée, dans la région de Batu-Pahat. Les troupes australiennes sont entrées en contact avec l'ennemi à Negri-Sembilan, en contenant avec succès sa poussée vers le Sud. Dans la région au nord-est de Johore, les Japonais ont essayé de continuer leur avance, mais ils sont tombés dans une embuscade que leur avaient tendue les défenseurs, et ont essuyé de lourdes pertes.

Les renforts chinois affluent en Birmanie, où la pression des forces japonaises et thaïlandaises est contenue.

En Chine, sur le front septentrional de Kiang-Si, les troupes de Tchang-Kaï-Chek ont remporté une victoire sur les Nippons, mettant plus de 3.0000 hommes hors combat.

Dans les Philippines, les Japonais ont déclenché une violente attaque sur le flanc droit américain, dans la péninsule de Batan. Après deux jours de combats confus, les soldats du général Mac Arthur ont contre-attaqué, et les Japonais ont dû reculer après avoir subi de lourdes pertes.

Aux Indes néerlandaises, l'activité ennemie a consisté en plusieurs raids aériens sur Soang, Belawan et le port de Medan.

DEUX SOUS-MARINS S'AFFRONTENT...
Les aventures sensationnelles du "Talisman"

Deux sous-marins s'assaillirent en Méditerranée et le commandant britannique vit l'ennemi plonger vers la mort, si près qu'il pouvait clairement distinguer son intérieur illuminé. Le commandant, M. Willmott, de Sherborne, province de Dorsetshire, attaqua au cours de la même patrouille un destroyer italien et coula un transport ennemi de 16.000 tonnes.

Le capitaine Raw, qui dirige les opérations de Méditerranée orientale, déclara qu'il n'avait, de toute sa carrière, entendu histoire aussi étrange que celle que Willmott devait lui raconter. Nous la reproduisons en exclusivité d'après le correspondant du « Daily Telegraph ».

●

C'était par une nuit noire. Le sous-marin britannique patrouillait en surface près de la côte ennemie, guettant sa proie. Les transports italiens vers l'Afrique du Nord ne passeront pas. Près de la rive, à la faveur de l'obscurité, l'ennemi pouvait espérer se glisser. Mais le sous-marin britannique veille, dangereux et invisible. Soudain, la forme sombre d'un sous-marin à 700 mètres, appareillant en direction opposée, se précise. Les vagues découvrent et cachent tour à tour le profil ras, à la lueur des étoiles. Le commandant Willmott crie l'alerte à ses hommes, craignant d'être surpris par la soudaineté de la rencontre. Le sous-marin ennemi voit le « Talisman » au même moment. Tous deux s'immobilisent brusquement pour faire face à l'attaque et riposter. Ils tournent pour lancer leurs torpilles. Les tubes lance-torpilles se trouvent à l'arrière du submersible, et il doit se mettre en position pour les utiliser.

Le « Talisman » était plus gros que son adversaire, et sa manœuvre plus lente. Le commandant Willmott voit et entend deux torpilles siffler en frôlant la coque. Il décide de tirer des coups de canon pour agir plus vite, et ouvre le feu. Le canonnier ne voit pas l'objectif dans la nuit et doit se fier à son instrument automatique de mise au point. Le premier coup manque le but, mais le second touche la tourelle d'observation. Le sous-marin ennemi commence à plonger rapidement. Une grande lueur rouge brille à travers les hublots du navire. La bête de proie est blessée. Mais les observateurs du « Talisman » ne songent pas à regarder l'ennemi. Les deux sous-marins sont à cinq mètres l'un de l'autre. Willmott force les commandes, essayant d'éviter la collision. L'eau emplit les réservoirs. Les moteurs électriques enfoncent puissamment le « Talisman ».

En fait — et c'est un souvenir étrange — Willmott affirme que de la tourelle d'observation il jetait un regard dans le hublot du sous-marin allemand qui plongeait et voit de grandes flammes électriques jaillir à l'intérieur. Il imagine aisément ce qui s'est passé. Le sous-marin allemand n'a pas de canons et, après avoir tiré ses torpilles en surface, le capitaine a donné l'ordre de plonger, craignant que la rencontre ne se prolonge. L'attaque anglaise l'a surpris au milieu de ses ordres. Le coup direct à la tourelle d'observation ne changea pas sa course. Le personnel fut probablement tué, et le sous-marin continua à plonger, sans que l'équipage sût que le commandant était tué.

Toute l'action dura dix minutes. Le commandant Willmott, après son succès, revint en surface et continua la patrouille. Et il eut d'autres aventures.

LE DESTROYER SILENCIEUX

Une autre nuit de veille. Toujours la nuit, car le jour l'équipage se repose de la longue vigie. Le « Talisman » rencontre un autre sous-marin. L'équipage, prêt pour le combat, opère les manœuvres en un temps record. Il lâche trois torpilles en autant de minutes. Et le capitaine observe le long sillage blanc, se dirigeant vers le but. Il le démolira à coup sûr. Mais les précieux projectiles sont perdus. Tous trois, ils manquent l'objectif. Le capitaine s'était trompé. Ce n'était pas un sous-marin à grand tirant d'eau qu'il visait, mais un petit destroyer italien dont la silhouette est semblable, mais qui n'a qu'un faible tirant d'eau. Ne se doutant de rien, le commandant Willmott donna l'ordre d'ouvrir le feu. Moins de trois minutes après le commencement de l'action, le canon tire et marque quatre coups directs sur le navire.

Alors, et alors seulement, dit le capitaine Raw, le commandant Willmott se rendit compte du caractère de l'ennemi, qui s'était retourné pour l'écraser de sa proue. Le « Talisman » plongea comme une pierre. La coque du destroyer approchait dangereusement, et les hommes se sentaient voués à une mort affreuse. Avec son sang-froid habituel, le commandant Willmott criait des ordres réguliers à ses hommes. Le système bien huilé de l'équipaque fonctionna sans heurt. Le périscope plongea. Le navire se dirigea au gyroscope, à l'aveugle. Un bruissement approchait de la coque. A travers le hublot, le commandant vit l'avant du navire à un mètre. Le navire blessé n'avait pu se venger. Et la randonnée continua, le court épisode de neuf minutes coupant la longue attente.

Quelques jours auparavant, le « Talisman » avait rencontré un transport de troupes italien de 15.000 tonnes. Sur cinq torpilles, quatre touchèrent le navire qui coula à pic, en moins de dix minutes.



CHURCHILL A LA MAISON-BLANCHE

A une conférence de presse qui eut lieu à Washington, lors du séjour de M. Churchill aux Etats-Unis, le Premier britannique, avec son inévitable cigare entre les lèvres, est assis auprès du président Roosevelt dans une des salles de la Maison-Blanche. Debout, les journalistes prennent note des déclarations qui leur sont faites par les deux hommes d'Etat.

LE MIRACLE CHINOIS

En janvier 1941, le prince Fumimaro Konoyé disait devant la Diète japonaise : "Nous sommes à la cinquième année du conflit avec la Chine. Des milliards de yens ont été dépensés, des milliers d'officiers et de soldats ont été sacrifiés et pourtant nous ne voyons pas encore venir la solution de l'incident. La responsabilité de cet échec retombe toute sur moi".

Pourtant, le responsable de l'échec japonais n'était pas le prince Konoyé. Ce n'était pas non plus l'armée, la flotte ou l'aviation japonaises. Politiciens et généraux avaient bien travaillé pour liquider l'« incident ». S'ils ont échoué, c'est qu'il y avait ailleurs un responsable qui ne pouvait être touché ni par les harakiris des ministres, ni par la rage des militaristes japonais. Ce responsable s'appelle : le peuple de Chine.

Sans discrimination, les avions japonais lâchent leurs bombes meurtrières sur les populations civiles. Voici une rue de Tchoung-King dévastée par les bombardements nippons

UNE ERREUR DE CALCUL

Le peuple de Chine a constitué un facteur que les dirigeants japonais ont perdu de vue lorsqu'ils faisaient leurs calculs en techniciens « réalistes ».

Ils posaient froidement les données du problème : **« Pour conquérir le monde, nous devons d'abord conquérir la Chine. »**

Et qu'est-ce que la Chine ? Un pays arriéré, chaotique, ont-ils pensé, sans moyens de communications, sans armée, sans industrie ; un pays sapé par les luttes intestines ; un peuple affamé, se désintéressant de son propre sort. En un mot, une bouchée pour la formidable machine de guerre du Japon.

Mais dès que les Japonais commencent leurs opérations, le monde assiste à un miracle.

Le Japon a une supériorité écrasante à tous les points de vue. Il a la maîtrise des airs, il bloque les côtes, il se rue sur le pays avec ses tanks, ses canons, ses mitrailleuses... La Chine n'est pas préparée. Elle n'a pas d'armée bien entraînée, elle n'a presque pas d'avions, elle manque totalement d'artillerie lourde, elle n'a pas l'expérience de la guerre moderne.

Et pourtant la Chine accepte la lutte. Elle fait face à l'agression avec une vigueur insoupçonnée. Elle se montre capable d'un effort de combat et de reconstruction nationale que personne n'osait espérer. Et après quatre ans de guerre, elle oblige son adversaire à reconnaître que **« la solution de l'incident n'est pas encore en vue »**.

LE MIRACLE CHINOIS

Comment ce miracle fut-il possible ?

La célèbre romancière Pearl Buck, qui connaît à fond la Chine, ayant passé là la plus grande partie de sa vie, a écrit : **« Nous avons ici une grande nation, la plus grande nation du monde, avec un territoire immense et le sixième de la population de la terre. C'était une nation féodale, arriérée. Mais cette nation, attaquée par toute la puissance d'une machine militaire moderne, continue à vivre et à exister et est aujourd'hui plus forte qu'au début de la guerre. Cette nation est la Chine. Et la Chine c'est le peuple chinois. »**

Le peuple chinois. C'est lui le « responsable » de l'échec japonais, c'est lui l'artisan des succès chinois.

Mais voyons comment ces succès furent réalisés.

1° Attaquée à l'improviste par le militarisme japonais, la Chine devait trouver et appliquer dès le début une stratégie correcte. Le choc direct avec l'armée japonaise, techniquement supérieure, ne pouvait que conduire au désastre. Pour vaincre, la Chine devait exploiter à fond l'avantage de l'immensité de son territoire, abandonner la côte et étendre le front à l'intérieur, tout en infligeant à l'ennemi les plus grandes pertes possibles, pour l'affaiblir graduellement.

LA TACTIQUE CHINOISE

« Quand l'ennemi avance, nous reculons.
« Quand l'ennemi s'arrête et campe, nous le troublons.
« Quand l'ennemi cherche à éviter une bataille, nous l'attaquons.
« Quand l'ennemi recule, nous le poursuivons. »



2° Il fallait qu'un équipement minimum soit assuré au soldat chinois. L'aide de l'extérieur, qu'elle fût britannique, américaine ou soviétique, ne pouvait pas suffire. L'apport d'une production locale était indispensable. Il y avait également nécessité absolue d'établir un système de communications desservant l'immense territoire.

3° Il fallait organiser le recrutement et l'entraînement des ressources humaines inépuisables du pays, mettre sur pied tous les services civils et militaires dont le fonctionnement normal est une des conditions de la poursuite de la lutte, en prévision d'une longue guerre.

4° Comme les Japonais menaçaient de conquérir des régions étendues et extrêmement riches, il fallait prendre des mesures pour évacuer les populations de ces régions et pour empêcher l'ennemi d'organiser l'exploitation des régions conquises.

Telles étaient les principales conditions du succès, conditions dont la réalisation dépendait de l'attitude du peuple chinois.

Qu'allait faire celui-ci ? Serait-il en mesure de supporter le choc de l'attaque d'un ennemi incomparablement plus fort ? Serait-il en mesure de garder son moral haut, malgré les revers continuels des débuts ? Pourrait-il tenir une guerre longue, affronter des souffrances sans fin, rebâtir continuellement ce qui est continuellement détruit ?

GUERILLA ET RESISTANCE PASSIVE

Le peuple chinois a abandonné ses villes et ses villages, il a brûlé ses demeures sans hésitation et il est parti devant les envahisseurs, non pas en troupeau démoralisé qui fuit, mais en masse humaine organisée.

50 millions de personnes ont dû abandonner la côte et émigrer vers l'intérieur. Si cette masse humaine avait commencé à s'agiter, prise de panique, la continuation de la guerre aurait été impossible. Ces millions d'hommes auraient désorganisé les quelques routes et moyens de communications et semé le découragement sur leur passage. Cela n'a pas été, et l'on reconnaît là la première victoire du peuple chinois.

Mais il ne suffisait pas de faire le vide devant l'envahisseur. Il fallait aussi l'empêcher de s'installer solidement sur les régions conquises.

Dans ce but, le peuple mit sur pied ses fameuses bandes de guerilleros. Ces petites équipes d'hommes décidés, connaissant bien le pays, équipés d'armes prises à l'ennemi, sont devenues le cauchemar des armées japonaises.

Le nombre des guerilleros dépasse aujourd'hui le million. C'est une véritable armée qui combat en ordre dispersé et en appliquant sa tactique propre. D'après un rapport du ministre de la Guerre chinois, au cours de la seule année 1940, les troupes de guerilleros ont livré 5.000 attaques, grandes et petites.

Les guerilleros sont l'émanation la plus directe du peuple. Ce sont en grande majorité des paysans dépossédés par les conquérants et qui luttent, animés par la haine la plus tenace. Mais on

COUP D'AILE SUR LA CHINE

En mai dernier, la journaliste américaine, Clare Booth, accompagna son mari, Henry Luce, rédacteur en chef de "Life", dans une longue randonnée à travers la Chine. Voici les impressions qu'elle a retirées de cette expédition sous forme de dialogue.

— Vous êtes allée en Chine?

— J'en ai survolé une grande partie en trois semaines...

— Vous devez tout de même avoir vu quelque chose?

— La terre...

— Aucun blanc ne peut comprendre la Chine : l'Orient est si mystérieux...

— Les Chinois disent que seul ce que vous voyez de vos yeux en Chine est sûr. J'ai vu la terre. Il y a peu de mystère, semble-t-il, quand l'on voit la Chine sous les ailes d'un Douglas. En baissant les yeux, vous vous penchez sur la terre, comme le Seigneur après l'avoir faite.

Dieu devait aimer les Chinois

— Dieu devait aimer les Chinois. Il en a fait tellement...

— Peut-être. Mais Il a dû Lui-même avoir des doutes sur la terre qu'Il leur a donnée. Connaissez-vous le milieu physique de la Chine? Créez quatre millions de milles carrés de terre sur la planète. Faites souffler sur sa partie désertique que l'on appelle la Mongolie les vents froids et secs de l'Arctique, et des tempêtes de poussière, et des blizzards. Couvrez l'Ouest, le Si-Kiang et le Thibet, de déserts brûlés, et bordez-les de montagnes immenses. Infectez le Sud de marais fétides, marquez-le de jungles luxuriantes, ravagez les plaines du Sud par des pluies torrentielles et chaudes, et des typhons obscurs et terrifiants, tandis que le froid fait éclater les pierres des temples du Nord. Marquez le tout de barrières infranchissables...

— Mais l'Est, la Chine proprement dite? Là sont de vastes et fertiles plaines et de riches vallées.

— Paradis dangereux. Arrosé du toit du monde par les plus grandes et les plus dangereuses rivières du globe. Ajoutez de longs déluges, des sécheresses plus longues. Et peuplez ce monde calamiteux de 450.000.000 d'êtres humains prolifiques, actifs : des Mongols, des Mandchous, des Thibétains, des Musulmans — tels sont les Chinois.

Les journaux devraient porter en manchette : En Chine, 450.000.000 d'hommes sont enfermés depuis mille ans dans une lutte titanesque contre la misère.

— Histoire économique?

— Je vous demande de regarder la Chine d'un aéroplane, non d'un pupitre. D'un avion, le grand mystère de l'Orient devient une grande misère. Est-ce que la Bonne Terre, comme l'a appelée Pearl Buck, appartient aux fils de Han, ou est-ce que les fils de Han appartiennent à la Bonne Terre?

— La réponse?

— La réponse est devant vos yeux. Regardez ces dessins géométriques argentés, en forme de coquillages, de demi-lunes, ces quartiers brillants qui s'enchaînent sans fin. Ce sont les rizières de Szwechan, Kouang-Si, Kouang-Toung, et du Sud. Voyez comme elles se répandent sur les flancs de la vallée la plus profonde, grimpent sur les crevasses de la montagne la plus haute. Survolez les terrasses usées de lœss de l'Ouest, de Chen-Si et de Chan-Si, rangées sous vous comme 100 millions de petites tables ou de marches d'escalier montant et descendant sans cesse. Dans toutes les plaines et les vallées, les plateaux et les deltas de l'Est, y a-t-il un mètre qui pourrait nourrir une petite racine de riz, de fève, d'oignon, de millet ou de grain? Pourtant, elle y pousse. Ces millions de points noirs qui parsèment ces masses interminables du lever du soleil au coucher, qui se meuvent et s'éparpillent, ici, là, partout, comme des insectes, ce sont des hommes. Ils ne veulent qu'une chose : survivre, du pain, la vie.

— Un missionnaire m'a dit que le proverbe le plus commun de la Chine est : « Comptez sur le ciel et nourrissez votre bouche. » Demandez à un Chinois combien de membres composent sa famille. Il vous répondra : « Tant de bouches... »

Le problème fabuleux de l'âme orientale est à moitié résolu, quand vous le considérez sous l'angle du problème de l'estomac oriental.

Les fils de Han appartiennent à la terre

— Je suppose que vous voulez dire qu'aujourd'hui les fils de Han appartiennent à la terre?

— Ils cherchent à arracher leur liberté.

— A la terre? Je croyais que c'était aux Japonais.

— Ils sont enracinés comme des tiges de blé dans ses champs, comme des pousses de riz dans ses rizières. Enlevez-les à la terre et ils ne pourront pas vivre, ils mourront.

— Vous n'avez pas vu de villes, de villages, de cités?

— Beaucoup. Mais la plupart vivent sur le sol, ont pris racine, ou y adhèrent comme des champignons.

— Vous avez vu tout cela en avion?

— A l'intérieur, j'ai vu partout des villages, des villes, des cités couchées comme des araignées noires dans la vaste toile d'argent des rizières, ou



trouve parmi eux des ouvriers, des intellectuels, des étudiants.

Mais tous les Chinois restés dans les régions conquises ne sont pas encore devenus des guerilleros. En attendant, ils luttent contre l'envahisseur par la résistance passive et le sabotage.

BATISSEURS DE ROUTES

Transportons-nous dans les territoires de la Chine libre.

5 millions de soldats entraînés sont déjà en ligne. Et 10 millions de réservistes se préparent.

Mais le nombre des soldats ne suffit pas pour faire la guerre. Il faut équiper l'armée et la nourrir; il faut des armes, des routes; il faut un effort complet en vue d'une guerre totale.

Le peuple chinois a dû, en premier lieu, construire des routes.

L'exemple le plus frappant est celui de la fameuse route de Birmanie. On assista là à une véritable course entre les bâtisseurs de la route et l'envahisseur japonais. Ce dernier balayait à marches forcées la côte, il se pressait pour étrangler le pays en lui fermant tous ses ports de ravitaillement. De l'autre côté, les ouvriers chinois s'efforçaient d'ouvrir une nouvelle porte à travers les montagnes imprenables des régions de l'Ouest et de la frontière birmane. Ce fut une véritable lutte épique, une des grandes réalisations de l'effort humain. Et cette réalisation fut

(Lire la suite en page 16)



LE FRONT CHINOIS : La partie grisée est celle occupée par les Japonais.



Ceci n'est pas une carte de la Chine moderne, mais de l'histoire ancienne du Céleste-Empire. Des Indes, par la voie d'un cheval blanc symbolique, qui donna son nom à un temple du Nord, une nouvelle religion était née, celle de Bouddha. Ailleurs, sur cette carte, on peut voir la route que le grand explorateur Marco Polo suivit pour se rendre à la cour de Kublai Khan. Ailleurs encore, plusieurs monuments qui ont fait à travers les siècles l'histoire de la Chine.

COUP D'AILE SUR LA CHINE (SUITE)

comme des moyeux boueux dans la roue cuivrée et concentrique des terres à grain. Beaucoup de petites routes en partent, comme de minces rayons, et s'arrêtent à la jante. Peu de villes sont liées à d'autres villes par les axes des grandes routes. Ville après ville dans le centre, sans cheminée d'usine ni centre ferroviaire, sans parcs et édifices municipaux ; aucun signe d'argent dynamique, ou d'une économie industrielle. Ces villages se ressemblent : même couleur et structure, amas de toits, groupés en cercles comme des nids de guêpes. Et les murs antiques, fixés par l'âge, montrent que quand la ville atteint la limite de production de la province, elle s'arrête de croître.

J'ai vu que l'excédent était rare, car il y avait peu de routes qui traversaient cette terre, venant du monde extérieur. Elle n'avait pas besoin de produits extérieurs. Cette terre était-elle si précieuse que les hommes n'osaient pas sacrifier un centimètre pour transporter des biens sur elle?

Pauvre terre, infiniment travaillée...

— Comment est-elle nourrie?

— De matière humaine, de fumier humain. « La terre de nuit » est enlevée dans les villes où il y a même un marché de la « terre de nuit ». Dans les ports, la « terre de nuit » venant des concessions étrangères décroche les plus hauts prix. Le fils de Han laboure sans fin son pauvre excrément, réuni à grand'peine, dans la terre qui faiblit. Le riz, le millet, le soja, et même les pêches, sont un composé intime de sa chair, et lui de la leur. Quelquefois les fleuves en crue se soulèvent convulsivement, l'engouffrent dans leurs eaux troubles, par milliers, enrichissant la terre de limon et de boue et de chair et d'os, bâtis de riz et de pêches. Le Hoang-Ho est la « Tristesse de la Chine », et le Yang-Tsé le « Fleuve descendu du Ciel », car on ne sait pas si la crue est un malheur ou une bénédiction.

— Amère bénédiction.

— Oui, car la famine et la crue, la sécheresse et la peste laissent sur les survivants les stigmates de leur violence. La maladie les infeste.

— Mais le plus terrible ennemi du fils de Han, c'est l'homme.

L'ennemi du fils de Han, c'est l'homme

De l'avion, l'on peut voir la Muraille de Chine, qui se tord et se replie comme un dragon figé sur 2.300 kilomètres au nord. Elle a été construite, il y a des milliers d'années, pour arrêter les hordes de Huns, de Tartares, de Mongols, de Mandchous, et puis de Turcs, d'Arabes, de Thibétains, de Barbares qui se jetèrent sur la Chine en vagues perpétuelles, cherchant à piller le produit des années grasses, à voler les voleurs, à réduire les esclaves.

— Mais la Chine les a absorbés, comme elle a absorbé ces Japonais dégoûtants. Il faut l'aider...

— Mais nous ne pouvons aider la Chine aujourd'hui, sans connaître son passé... Depuis les derniers Barbares, les puissances occidentales, l'Angleterre, la France, la Russie, le Portugal, l'Allemagne, sont venues tailler leur part du butin. Entre 1842 et 1914, l'Angleterre s'empare de Hong-Kong, Kowloon, Burma ; Nepal et Bhutan ; la Russie, des provinces maritimes ; la France, de l'Indochine. Le Portugal avait déjà Macao. Le Japon annexa les îles de Formose, de la Corée.

— La vie que vous m'avez décrite me semble bien misérable.

— Le premier leader moderne de la Chine, le docteur Sun-Yat-Sen, s'en était rendu compte.

L'épopée de 1911

Les trois quarts de la Chine, c'étaient les paysans sans terres, qui vivaient sur les sampans et les barques, les hommes à rickshaw et les coolies, et les payans à terre qui possédaient moins de cinq acres par famille.

Le quatrième quart était composé d'artisans, de commerçants, de prêtres, de mandarins, de propriétaires fonciers, de fonctionnaires et de princes. Les Mandchous étaient au pouvoir. Ils écrasaient le paysan de taxes et d'amendes. Ceux qui en profitaient avec eux étaient heureux de trouver en eux une victime des accusations générales. Pourtant, rien ne pouvait empêcher cette exploitation.

— Les lois de Confucius?

— Un corps de règles, de principes de gouvernement. Mais au cours des siècles, ils avaient perdu leur valeur.

En 1911, des millions de Chinois, conduits par des intellectuels, se mirent à crier : « A bas le Dragon, et vive le drapeau de la République! ». Le Dr Sun-Yat-Sen, qui était en Europe, retourna vite en Chine pour diriger cette révolution. Il fit la déclaration d'indépendance chinoise que voici :

Griefs contre les Mandchous.

Shanghaï, le 5 janvier.

Ce manifeste républicain est publié aujourd'hui.

A toutes les nations amies, salut. Jusqu'ici, une suppression irrémédiable des qualités individuelles et des aspirations nationales d'un peuple a arrêté le développement intellectuel, moral et matériel de la Chine ; l'aide de la révolution a été invoquée pour extirper cette cause originaire. Nous proclamons le renversement immédiat de la tyrannie despotique de la dynastie mandchoue et l'établissement de la République. La substitution de la monarchie par la République n'est pas le fruit de la passion momentanée, mais le résultat naturel d'un désir longtemps chéri pour la liberté, le bonheur et le progrès. Nous, peuple de Chine, pacifique et respectueux de la loi, n'avons déclaré la guerre que pour nous défendre. Nous avons supporté nos peines durant 267 ans avec patience et résignation. Nous avons essayé par des moyens pacifiques de redresser les torts qui nous sont faits, d'obtenir la liberté et assurer le progrès, mais nous avons échoué. Opprimés plus que l'endurance humaine ne peut le supporter, nous avons estimé qu'il était de notre devoir le plus inaliénable, aussi bien que de notre devoir sacré, de recourir aux armes pour nous délivrer nous-mêmes, et notre postérité, du joug sous lequel nous avons été si longtemps assujettis. Pour la première fois dans l'histoire, un lien vil est tronsformé en liberté régénératrice.

— 267 ans...

La Chine était à bout

— Mais elle était à bout. En un an, les Chinois eurent leur révolution, et des millions de coolies coupèrent leurs longues nattes, le symbole ignominieux de la servitude, cette corde pratique qui servait à les jeter contre les murs sanglants des prisons.

Sun-Yat-Sen avait énoncé les trois principes suivants : Min-Tsu, l'égalité des races ; Min-Chuan, le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple ; et Min-Sen, le droit de chaque individu de posséder les éléments de sa subsistance nécessaire. Mais Sun-Yat-Sen lui-même savait que la vieille Chine mourrait difficilement. Il lui avait donné 14 ans pour agoniser : 7 ans de tutelle militaire, puis 7 ans de tutelle politique sous le Kuomintang (le parti nationaliste révolutionnaire était appelé ainsi), puis une période de gouvernement constitutionnel, sous un système à deux partis sans doute, où l'armée ne ferait que la police du régime. Mais le pays était impatient. Bientôt l'on conspira contre les puissances européennes. Après la Grande Guerre, les incidents se répétent. Grèves sur les docks de Shanghaï. Embargo à Hong-Kong. Le désordre s'installe. Les commerçants, banquiers, acheteurs, satisfaits de leurs affaires, voulaient les continuer. Les propriétaires fonciers, sans la protection des autorités mandchoues, deviennent des seigneurs guerriers et imposent leur protection. En 1925, un Russe, Borodine, apporte la parole de Lénine et convainc le docteur Sun-Yat-Sen de la vérité de la cause communiste. Un des membres de l'entourage du leader, le chef de l'Ecole militaire nationaliste, l'Académie Whampoa, est grand ami de Borodine. Il en fait un général. Le jeune homme s'appelait Tchang-Kaï-Chek.

En deux ans, grâce à l'aide russe, il devient l'homme le plus puissant de la Chine. En 1927, soudainement, Tchang-Kaï-Chek fait une purge des communistes, tue et fusille leurs chefs et renvoie Borodine à Moscou, où il est pendu pour son échec.

— Etait-il communiste?

— Non, mais il voulait unifier la Chine.

— Par la guerre civile?

— Il voulait créer une force en Chine. Il comprit qu'il ne pouvait être fort, sans le support des puissances européennes. Dès qu'il fit la paix avec elles, il emprunta de l'argent des grandes banques, avec lequel il construisit des écoles, des hôpitaux, des chemins de fer, des fabriques, des routes, et équipa des armées. Il poursuivit les seigneurs brigands de la Chine et les pilleurs et les bandits. Il obtint l'aide des classes riches, l'allégeance des commerçants...

— Mais, dites-vous, la grave question, c'est : « Les fils de Han appartiendront-ils à la terre? »

— Tchang-Kaï-Chek a compris de son avion que la machine seule peut sauver les fils de Han de l'emprise du sol. Des chemins de fer, des camions, des moulins, des radios, des fonderies, des armoires frigorifiques, des usines de tissage, des dynamos, des machines pour construire des digues, draguer des routes — seuls ces outils peuvent sauver et aérer la Chine, la rendre dynamique. Tchang-Kaï-Chek est dynamique.

— Mais de mon avion j'ai vu que tout cela est en train de changer, j'ai vu des files de camions défiler lentement, des milliers d'insectes humains apporter un sac de terre pour remplir les routes de l'avenir.



Ces pêcheurs bretons ont rallié l'Angleterre

Au fur et à mesure de l'avance allemande en territoire français, des pêcheurs bretons quittaient leur pays et, à bord de barques ou de bateaux de pêche, gagnaient en masse les côtes anglaises où ils s'installaient à Cornwall ou dans le pays de Galles. Les vieux, ceux qui avaient assisté à l'invasion de l'autre guerre, ne furent pas les moins empressés à fuir. Quand ils apprirent que les Allemands étaient tout proches, ils rassemblèrent ce qui leur restait de famille et partirent en avant. Régulièrement, durant les journées tragiques de juin 1940, et même après la reddition de l'armée française, des pêcheurs de Dunkerque, de Calais, de Boulogne, de Paimpol et d'ailleurs débarquaient sur les côtes anglaises. Jour et nuit ils quittaient la France. Les plus jeunes s'engageaient dans la marine de la France Libre. Les femmes gardaient les enfants et les vieux continuaient dans les villes de la côte anglaise leur métier de pêcheurs.

Les photos que l'on voit ci-contre furent prises parmi les membres de la colonie française de Cornwall qui forme là une très grande famille et qui s'est vite familiarisée avec les habitants du pays, qui sont de la même race et qui, jusqu'au début de ce siècle, parlaient une langue celtique très proche au bas breton.

Ecoutez l'histoire de quelques-uns d'entre eux et les circonstances de leur fugue.

— Nous étions 37 à bord d'un petit bateau de pêche mû par un moteur. La mer était affreuse. Mais nous arrivâmes quand même à bon port. Mes deux fils font partie de la marine de la France Libre. Les Anglais ? Oh ! ils sont parfaits et nous les aimons bien.

Et celle-ci :

— Nous quittâmes la France le 26 juin, alors que les Allemands étaient seulement à dix kilomètres de chez nous. Les femmes nous pressaient de partir et nous disaient : « Il faut riposter, combattre l'ennemi. »

— Mais comment ?

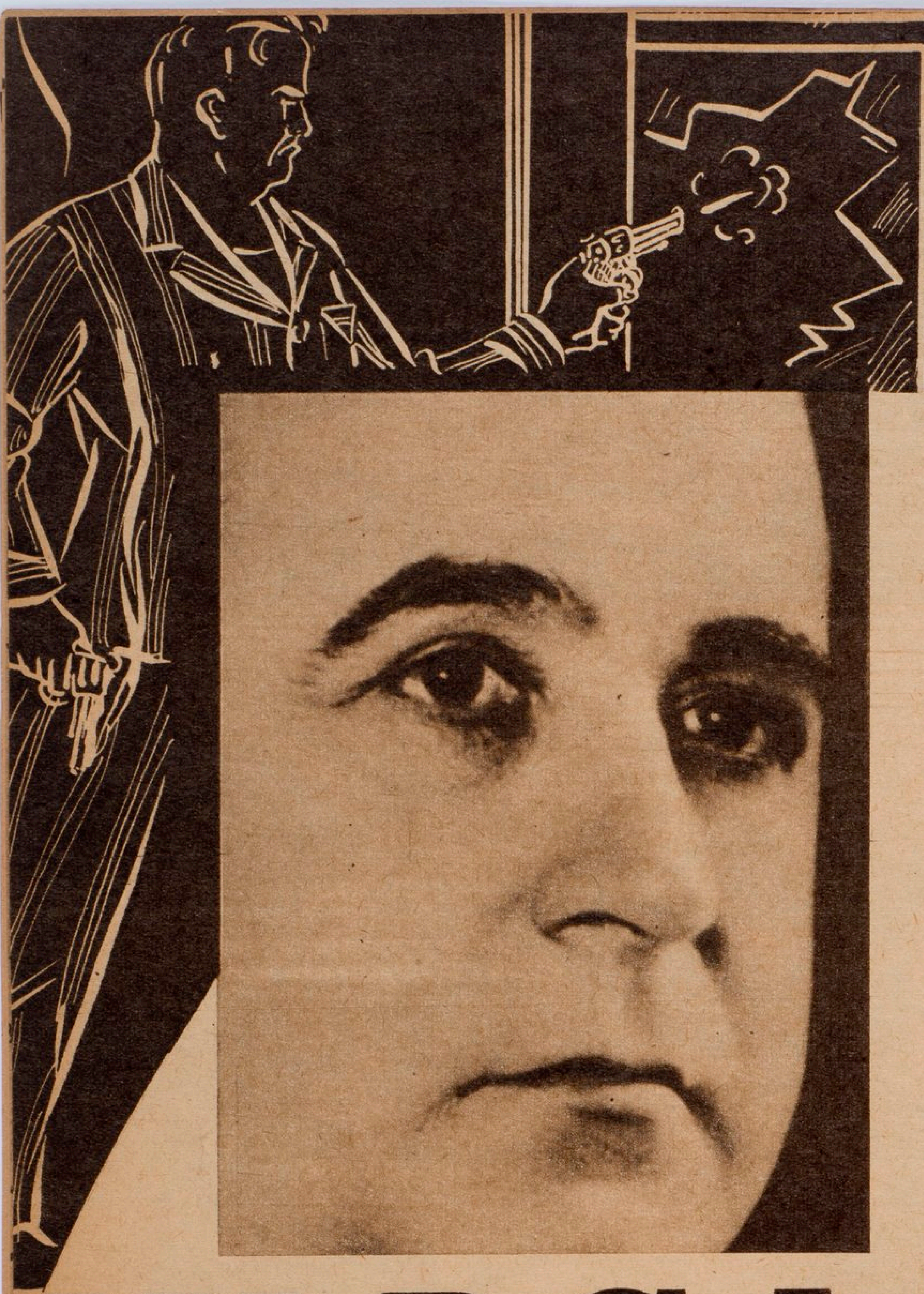
— On dit qu'un certain général de Gaulle a fait appel à la radio de Londres au peuple français.

Et encore celle-là :

— La population de notre village comptait 15.000 habitants. Deux cents vinrent avec nous. Quand je rentrai à la maison pour annoncer à ma femme que j'avais l'intention de partir pour l'Angleterre, je trouvai mes bagages déjà prêts.

Les enfants continuent leurs études en français et se familiarisent de plus en plus avec la langue anglaise. « Les Allemands, disent-ils, nous les détestons. Ils ont tué mon oncle, fait mon frère prisonnier, envahi notre territoire, occupé notre maison. »

L'esprit de la France, de la France Libre, se perpétue sur ces côtes anglaises, loin du joug nazi et des menaces de la Gestapo.



VARGAS

le dictateur ennemi des dictatures

Parlant à la séance d'inauguration de la conférence panaméricaine tenue à Rio de Janeiro, M. Getulio Dornelles Vargas, président de la République brésilienne, a réaffirmé l'appui chaleureux de son pays pour la solidarité de l'hémisphère occidental. Il a ajouté que le Brésil est résolu à défendre chaque pouce de son territoire et à combattre contre les principes de haine et de destruction.

Ce langage a été tenu par le dictateur, ennemi des dictatures, qui n'a pas hésité, en 1938, à défendre sa vie les armes à la main.

●

Aux premières lueurs d'une aube blafarde, annonçant une morne journée d'automne, le 11 mai 1938, une force imposante de fascistes montait à l'assaut du palais de Guanaraba, magnifique résidence, à Rio de Janeiro, du président du Brésil. Un seul homme se dressait sur la voie d'une révolution fasciste en vue d'instaurer un « nouvel ordre » dans la grande république sud-américaine: Getulio Dornelles Vargas, le président-dictateur. Tant que cet homme vivait, tant qu'il occupait le fauteuil présidentiel dans la grande salle de son palais en marbre antique, il fallait abandonner tout espoir d'un changement de régime au Brésil. Les fascistes avaient donc décidé d'en finir avec Vargas.

Le coup avait été soigneusement préparé par des officiers supérieurs de marine, des politiciens, et les dirigeants des Chemises Vertes ou Intégralistes. D'autres conspirateurs attaquaient au même instant des casernes et des édifices publics, ainsi que l'aérodrome de la Panamerican Airways. En certains points, ils s'assurèrent le succès. Au palais présidentiel, la garde avait été remplacée par un détachement de Chemises Vertes portant les uniformes de la marine. A l'aube, les conjurés devaient s'emparer de Vargas et le mettre à mort. Mais le dictateur du Brésil n'était pas homme à se laisser abattre comme un lièvre sans défense.

Une sentinelle fidèle donna l'alarme. Pendant plus de trois heures, Vargas, son frère, ses deux fils, ses deux filles et deux gardes de corps défendirent leurs vies, revolver au poing, tenant en respect les assaillants. « Nous étions couchés lorsque l'alarme fut donnée », raconta par la suite Alzira Vargas, fille du Président, âgée de 23 ans, actuellement mariée au Senhor do Amaral Peixoto, gouverneur de l'Etat de Rio de Janeiro.

S'enveloppant dans un peignoir, elle affronta l'obscurité du couloir attenant à sa chambre. Les fils de l'électricité et du téléphone avaient été coupés, mais elle fut guidée par des bruits de voix et put ainsi rejoindre sa famille, qui combattait déjà. Les balles des mitrailleuses criblaient portes et fenêtres de la salle où Vargas et les siens s'étaient réfugiés.

Impassible, la figure contractée par un rictus de fureur, le Président, debout près d'une fenêtre, tirait, tirait sans arrêt, vidant les barillets des revolvers qu'il serrait dans ses mains moites. Pendant trois heures, il ne prononça pas un seul mot. Mais son attitude fut un exemple pour ses proches. La situation s'aggravait cependant. Bientôt les assaillants auraient forcé les portes de la salle. Ne valait-il pas mieux se rendre et essayer de parlementer avec les rebelles? « Jamais, se dit Vargas. Mourir l'arme au poing, oui. Pactiser pour sauver sa vie, non! »

Il faisait presque jour lorsque le général Enrico Gaspar Dutra arriva au palais, à la tête d'un contingent de renforts. Le col de son uniforme était rouge du sang qui coulait abondamment de son oreille à moitié emportée par une balle. Il avait déjà maté la révolte en plusieurs points de la ville et maintenant il venait délivrer le Président.

Un peu plus tard, le colonel Oswaldo Cordeiro, encore en pyjama, arrivait, suivi d'une troupe mixte composée de policiers, de soldats et de civils, et attaquait les rebelles par le flanc. Vargas était sauvé.

Le Brésil suit une politique nationale

Dans l'enchevêtrement des intrigues politiques de notre époque, le Brésil demeura, jusqu'à l'entrée en guerre des Etats-Unis, la grande énigme de l'Amérique latine. Aucun chef d'Etat ne fut aussi énigmatique, pendant ces dernières années, que le dynamique dictateur Vargas.

Son ministre des Affaires Etrangères, Oswaldo Aranha, avait toujours montré un penchant pour une politique de solidarité avec l'Amérique du Nord, tandis que d'autres membres de son cabinet semblaient sympathiser avec les pays de l'Axe. Vargas lui-même avait une attitude équivoque, tantôt exaltant, dans ses discours, l'idéal démocratique et tantôt adressant des dépêches de félicitations à Hitler. Cela dura jusqu'au jour où il mata définitivement les fascistes locaux.

Mais, aujourd'hui, il a défini clairement sa politique: il est pour « la sécurité et la paix continentales sans aucune intention agressive envers les autres nations ». Sans ambages, il a déclaré: « Nous ne tolérerons aucun acte qui portera atteinte à notre souveraineté. Quiconque, par n'importe quel moyen, essayera de nous placer sur un plan d'infériorité sera combattu par nous sans merci. » En ce qui concerne les relations économiques et diplomatiques du Brésil, Vargas a souvent déclaré: « Nous essayerons de maintenir de bonnes relations avec les peuples civilisés, sans nous laisser influencer par leurs systèmes idéologiques ou politiques; mais si nous sommes amenés à adopter une politique de stricte réciprocité, il ne faudra pas nous blâmer: nous achèterons de ceux qui achètent de chez nous. »

Le dictateur brésilien gouverne un pays dont la surface est quinze fois plus grande que celle de la France, et qui est peuplé par 47 millions d'âmes. Vaste contrée de montagnes, de plateaux, de jungles impénétrables, de rivières géantes, le Brésil est le royaume du café. Son soul-sol renferme en quantités énormes les ressources minérales les plus variées.

« Je serai un jour président »

Vargas vit le jour le 19 avril 1882 à Sao-Borja, petite ville tranquille à proximité de la frontière argentine. Il passa son enfance en compagnie des vaqueiros dont il acquit l'esprit combattif et aventureux, le caractère indomptable et fougueux. Les nuits solitaires passées dans la contemplation du ciel, dans les espaces infinis de la plaine brésilienne, marquèrent encore plus profondément son âme: elles lui donnèrent la notion de la grandeur.

Le président du Brésil est un grand orateur; il possède à fond l'idiome portugais. Dans ses discours transparaît le rythme languide des chansons de son pays, qu'on entonne autour d'un feu de camp.

« Parfois, dit un commentateur, c'est un volcan; parfois, il est aussi flegmatique, aussi posé qu'un diplomate britannique en chapeau haut de forme. » Pendant sa jeunesse, il n'avait pas son égal pour jouer de la guitare. On raconte qu'étant simple soldat, il fit la cour à une jeune fille de grande famille. Elle fut réellement charmée par ses chansons, mais elle repoussa les avances de cet homme du peuple.

« Vous regretterez un jour de ne pas être installée dans le palais de Guanabara, lui dit don Getulio. Vous éconduisez le futur président du Brésil. »

Le père de Vargas avait commencé sa carrière comme lieutenant. Par la suite, il se voua à la politique et devint une personnalité très en vue. Il fut nommé plusieurs fois maire de Sao-Borja. Le jeune Getulio se familiarisa très tôt avec les dessous de la politique.

Il fréquenta une école religieuse privée, et ensuite se rendit dans un institut supérieur à Minas Geraes, une riche province du Nord, pour préparer ses examens d'entrée à l'Académie militaire nationale. Ses amis de jeunesse rapportent qu'il était constamment en proie à une soif ardente de connaissances. Mais il possédait en même temps un esprit d'indépendance qui mettait tout le personnel enseignant sur les dents. Il s'intéressa à la vie des mineurs de Minas Geraes, et bientôt fut à même de devenir leur chef politique: il avait pénétré à fond tous leurs problèmes.

Au cours de sa troisième année d'études à l'Académie militaire, il prit part à une révolte contre le commandant de l'école, et fut renvoyé. La carrière que ses parents lui réservaient était terminée.

Getulio s'engagea résolument dans l'armée, en qualité de simple soldat. C'était là un acte épouvantable aux yeux de sa famille, car l'armée du Brésil était composée en grande partie de paysans ignorants et de nègres indigènes. Mais don Getulio profita largement de cette expérience. Il apprit à connaître à fond la psychologie du soldat, et cela lui servit quelques années plus tard.

Déjà, dans son esprit, la grande ambition avait pris corps: il voulait une étoile, il l'aurait. Il se rendit compte qu'il n'aurait jamais pu faire partie des hautes sphères militaires. « L'armée ne me fera jamais président », déclara-t-il à ses amis. Il étudia le droit et parut pour la première fois dans la vie publique en qualité de rédacteur en chef du petit journal qu'il avait fondé: « O Debate ». Soldat, avocat, journaliste, excellents échelons qui devaient lui donner toutes les possibilités. Promptement les politiciens lui ouvrirent leurs portes.

(Lire la suite en page 18)



Le président Vargas, en 1930, au moment où il prit possession du pouvoir après sa rébellion victorieuse. On le voit ici (au centre) entouré de ses principaux partisans.

Des prisonniers ennemis, la plupart des Allemands, quittent Solloum après l'occupation de cette ville par les troupes britanniques.

Nombre d'avions, laissés par l'ennemi derrière lui, comme celui que l'on voit brûler sur notre photo, ne sont autres que des engins en bois propres à tromper l'adversaire.

IMAGES DU FRONT DE LIBYE



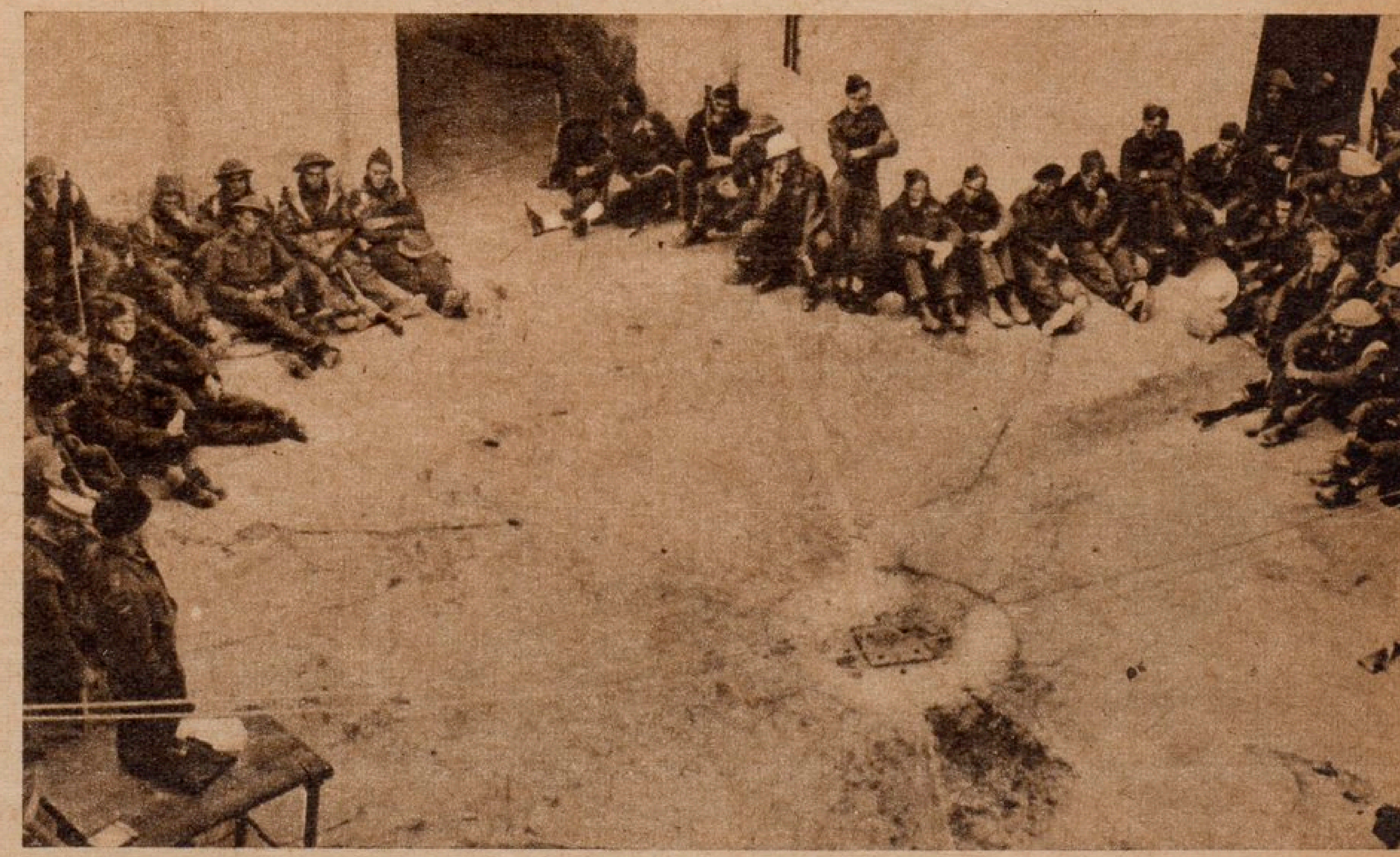
Dans les alentours du port de Bardia, une mitrailleuse antiaérienne surveille l'horizon, prête à entrer en action à la moindre alerte.



Des soldats sud-africains, blessés au cours de l'offensive contre Solloum, sont soignés hâtivement sur place avant leur transfert à l'hôpital.



Des pluies abondantes se sont abattues sur le désert libyen. Des soldats britanniques dégagent, à l'aide de bidons, l'eau qui a envahi leurs abris et qu'ils déversent sur le sable.



Une conférence est donnée dans la cour d'une maison de Bardia aux soldats de l'infanterie légère britannique par un colonel.



Après les repas, les WAAF se réunissent dans une des salles de la maison flottante et vaquent à diverses occupations.

Pour occuper les heuresoisi

FEMMES EN KH



Et voici le moment de la correspondance.

Amarrée à une rive du Nil, une dahabieh, propre et neuve. De jeunes femmes en uniforme bleu ardoise entrent, s'affairent, attendent les voitures qui les emmènent à leur travail quotidien. C'est là qu'habitent les « Sud-Africaines de l'Air du Moyen-Orient », les S.A.W.A.A.F., sur une demeure dirigée par le Y.W.C.A.

Logées là jusqu'à l'aménagement de leur camp, elles vivent dans un cadre étrange, qui contraste avec la vie militaire qu'elles menaient dans leur pays.

Chaque matin, elles partent pour une journée active, dans leurs uniformes coquets.

Ce sont toutes des Sud-Africaines, de Pretoria, Kimberley, Capetown, East London. Elles remplissaient des occupation diverses avant la guerre — libraires, caissières, vendeuses, professeurs — et accomplissent aujourd'hui une tâche utile en Egypte. Elles organisent, tapent à la machine, font du chiffre et mille travaux nécessaires à la guerre moderne.

■

L'hospitalité des troupes et des résidents britanniques fit bientôt disparaître leur timidité et leur rendit le sourire. Elles oublient la terreur des uniformes galonnés des premiers jours.

Un jeune sergent nous dit: « Quand j'endossai l'uniforme, je découvris que presque toutes les personnes que je rencontrais étaient des officiers. Le salut me coûtait beaucoup et, voyant un jour un capitaine approcher, je décidai d'y échapper en regardant fixement une vitrine. Embarrassée, je ne voyais rien, si ce n'est la réflexion de son sourire. Je découvris à ma confusion que je contemplais un marchand de poisson! »

Deux autres jeunes filles, parmi les premières qui quittèrent l'Union en service actif, servirent pour huit mois au Kenya. Elles passèrent le dernier réveillon sur un transport de troupes. En voyage par chemin de fer de Mombasa à Nairobi, qui dura 24 heures, elles furent réduites à des rations sèches — du bœuf et des biscuits — mais leurs inconforts furent oubliés quand elles virent des animaux sauvages près de la ligne de chemin de fer. Une permission accordée leur permit de visiter les coins fameux, de suivre les rives du lac Victoria en bateau et de visiter l'Ouganda et le Tanganyika. « Tous les endroits sont semblables, nous dirent-elles. Partout, un hôtel au confort moderne où l'on se change le soir, avec, sur les tables, le magazine local et les revues anglaises, les serviteurs stylés et les filets de fer pour éviter les moustiques. Les routes bien signalisées, les poteaux indicateurs et les magasins dans toutes les villes, nous firent admirer l'ordre des colons qui vivent dans ces contrées tropicales. »

■

Depuis la fin de 1937 jusqu'à leur mobilisation, les jeunes filles furent soumises à un entraînement militaire, écoutèrent des conférences, et aux week-ends, vêtues de la combinaison de mécanicien bleue, avec des bérets sur leurs longs cheveux, travaillèrent dans les hangars à nettoyer des têtes de cylindres et équiper des avions légers.

L'une des W.A.A.F. du Moyen-Orient, qui porte des ailes, apprit à voler à l'aérodrome Grand Central, de la route de Pretoria-Johannesburg. Cinq ou six membres de l'Association féminine d'aviation y gagnèrent leurs ailes.

« Nous eûmes des expériences curieuses au début, dit l'une des jeunes filles, et fîmes beaucoup de fautes stupides. Je me souviens qu'une fois, une élève attendait sa seconde leçon, assise dans l'avion. Le moteur tournait doucement. Par erreur, elle ouvrit la manette des gaz et partit à bonne allure sur le terrain. L'instructeur battit tous les records de vitesse en courant après l'avion et le tableau de commandes atteignant. »

■

Les W.A.A.F. s'organisent. L'une d'elles se mariait récemment à un charmant artilleur sud-africain à la chapelle militaire. D'autres visitent les villes et les coins de l'Egypte sous la tutelle de leurs aînées. « A nos amis de l'Union, nous envoyons ce message, disait l'une d'elles. Nous désirons leur présence plus qu'ils ne le croient, mais qu'ils ne se tourmentent pas à notre égard. Nous sommes en de bonnes mains et nous nous plaisons immensément. »

La m

Avec les WAAFS

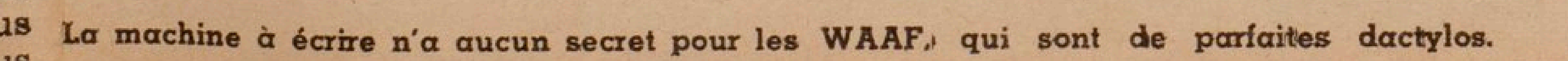


resloisir, est-il rien de plus délassant qu'un jeu de société ?



AKI ...





La machine à écrire n'a aucun secret pour les WAAF, qui sont de parfaites dactylos.



Dans leur maison flottante, les WAAF se délassent aux abords des rives fleuries du Nil.



Le cérémonial de la vieille église continue à se déployer dans toute sa splendeur. Voici un prêtre russe bénissant la foule des fidèles.



Beaucoup d'églises russes officient avec toute leur pompe, et de nombreux fidèles, comme on le voit sur notre photo, se pressent à l'intérieur des cathédrales

LA RELIGION EN RUSSIE

Les résultats de la campagne menée par les Soviets contre l'influence politique de la vieille Eglise demeurent incertains. Néanmoins, à l'étranger, prévaut l'impression que les efforts des bolcheviks ont rencontré un tel succès que dans tout le pays les églises ont disparu, et qu'un Russe ne peut adorer Dieu qu'au péril de sa vie. La vérité est tout autre: beaucoup d'églises russes officient avec toute leur pompe et une bonne partie de la population continue à prier avec foi et ferveur.

Le gouvernement des Soviets supprima l'ancienne Eglise orthodoxe, qui avait fait partie intégrante de la vie russe, et saisit 2.000.000 d'acres de terres, 1.000 fermes et 2.000 constructions appartenant à l'Eglise. Mais en 1921, Lénine constata que les paysans n'approuvaient point cette persécution violente. Il changea alors de politique: tout en tolérant l'adoration de Dieu, il mena une campagne énergique contre la corruption de l'Eglise.

Le gouvernement des Soviets encouragea un prêtre de Léningrad nommé Vvedensky à fonder une religion nouvelle: l'Eglise orthodoxe vivante, basée sur le « Léninisme religieux ». Plusieurs bourgeois trouvèrent refuge dans ce nouveau culte, mais les paysans l'ignorèrent avec entêtement. Le gouvernement pratiqua également une politique tolérante envers les cultes qui avaient été persécutés pendant des siècles, comme les baptistes, les évangélistes, les anciens croyants, les adventistes des Sept Jours, les mennonites. Mais les communistes se rendirent compte qu'ils ne combattaient pas une organisation montée par l'homme, mais une foi infinie et puissante. Aussi les adultes furent autorisés à suivre leur religion.

De plus en plus, par la suite, le gouvernement diminua l'intensité de ses efforts vers l'athéisme, et **en 1939, il promulga une nouvelle constitution, garantissant la liberté de culte. Aujourd'hui, dans toutes les églises de l'U.R.S.S., des millions de fidèles invoquent la protection de Dieu sur les soldats qui combattent les hordes de Hitler.**

■

L'EGLISE ORTHODOXE

Le cérémonial de la vieille Eglise continue à se déployer dans toute sa splendeur à Moscou. Les trois chefs de l'Eglise russe sont les métropolitains de Léningrad, de Kiev et de Moscou. Ce dernier occupe également la charge de « Gardien du Trône Patriarcal ». Le patriarcat, supprimé par Pierre le Grand, fut restauré en 1917, sous le gouvernement de Kerensky. Le premier patriarche, Tikhon, mourut en 1925 et aucun successeur ne lui fut désigné. Actuellement, le métropolitain Sergi est en fait, sinon en nom, le patriarche officiel de l'Eglise russe.

Tous ces hauts dignitaires de la vieille Eglise orthodoxe sont célibataires, quoique les prêtres de rang inférieur aient le droit de se marier et de divorcer. Ils ne doivent se couper ni barbe ni cheveux. Cette règle fut négligée pendant la Révolution, car les prêtres étaient, en la respectant, trop facilement repérables. **L'Eglise orthodoxe actuelle compte 4.225 églises, 37 monastères, 5.665 prêtres, 3.100 diacres et sacristains et un corps dirigeant, composé de 28 métropolitains et évêques. Tous ces prélats jouissent des droits de citoyens de l'U.R.S.S.**

Pour maintenir vivante la parole de Dieu, les prêtres russes voyagèrent à travers le territoire de l'U.R.S.S., se faisant passer pour des savetiers, des tailleurs, des aiguiseurs de couteaux, portant leurs atours religieux enfermés dans des sacs. Des confréries de moines voyageaient en groupe sous les couleurs d'unions de travailleurs agricoles. D'autres réussirent à pénétrer au sein même de l'organisation de l'Union des Militants Athées et sabotèrent leur travail tant qu'ils purent. Des nonnes quittèrent les couvents et se mêlèrent aux ouvrières des usines et aux employées des administrations de l'Etat.

Les jeunes commencèrent à considérer Marx, Dieu et l'univers, et se demandèrent si Marx était suffisant pour toute une vie. D'autres adoptèrent la solution que le communisme n'était qu'une tentative terrestre d'application des principes enseignés par Jésus-Christ. En 1935, il fut permis d'honorer des héros nationaux canonisés comme Vladimir et Alexandre Nevsky, d'élever des arbres de Noël et de prendre congé le dimanche.

Un survivant de cette époque agitée est l'actuel patriarche Sergi, âgé de 74 ans, au regard brillant et fin. Il emploie le téléphone et se déplace dans une automobile de construction soviétique. Les métropolitains de Kiev et de Léningrad l'ont rejoint à Moscou et demeureront à ses côtés pour la durée de la guerre. **Le jour de l'agression nazie, le patriarche Sergi déclara aux fidèles: « L'Eglise du Christ consacre tous les croyants à la défense des frontières sacrées de notre pays. Dieu nous donnera la victoire! »**

Après 25 ans de propagande antireligieuse, des dizaines de millions de Russes prient pour la victoire, dans les églises et les temples du territoire soviétique.

■

LES NOUVEAUX ORTHODOXES

Les « Orthodoxes rénovés » ou « Eglise vivante » font piètre figure à côté de l'ancienne Eglise. En 1922, les

bolcheviks déclarèrent que cette secte était la véritable Eglise. Le brillant Alexandre Vvedensky a dépassé, en argumentation, tous ses opposants athées. Aussi agile qu'eux en dialectique communiste, il prôna que le Christ lui-même avait été le premier communiste, et obtint ainsi un certain nombre de conversions. Mais, au grand chagrin des bolcheviks, il n'enregistra aucun ralliement de la part des congréganistes de l'Eglise orthodoxe. Les offrandes des fidèles affluaient vers l'ancienne Eglise et seuls quelques restes venaient à l'« Eglise vivante » d'Alexandre Vvedensky. Les membres de la vieille bourgeoisie, qui avaient cherché un accommodement avec les communistes, se rallièrent à la nouvelle croyance et de leurs rangs sortirent quelques nouveaux prêtres, mais il leur manquait un entraînement religieux suffisant. La religion de Vvedensky permet à ses serviteurs de se marier, de divorcer et de se remarier. Ils peuvent également se raser la barbe et se couper les cheveux. **Actuellement, ce culte compte parmi ses adeptes les 10 % des croyants de toute l'U.R.S.S.** Les bases de la vieille Eglise sont demeurées intactes.

Les athées communistes n'ont pas tardé à montrer leur hostilité envers cette croyance même. Ils appellent le communisme du métropolite Alexandre « une piteuse déception ». Ils se rendent compte que même la nouvelle Eglise ne peut pas empêcher la majorité de la population de chercher et de trouver Dieu.

■

LES PROTESTANTS

La Réforme fut introduite en Russie avec 400 ans de retard. La chrétienté de l'Eglise orthodoxe des Tsars était en plein épanouissement. Mais dans ses manifestations et dans sa croyance fondamentale, le culte avait dévié considérablement de sa direction première.

L'Eglise des Tsars, qui comptait 100 millions de fidèles, lutta continuellement contre toutes les autres religions, excepté l'islamisme. Les bolcheviks s'empressèrent d'arrêter les poursuites contre ces sectes d'opposition. **Aujourd'hui, les protestants sont au nombre de 300.000, en U.R.S.S.**

Ils rejettent les icônes, les reliques et les cérémonies imposantes. Ils n'acceptent que la parole du Jésus-Christ et rien d'autre, bien qu'ils respectent les écrits des apôtres, qu'ils examinent avec leurs consciences d'hommes du XXe siècle. Leur foi est la suivante: « Nous avons été sauvés par Dieu. Nous devons sauver les autres. » Les protestants considèrent le programme social de Lénine comme très proche de l'enseignement du Christ. Ils appellent Lénine « un grand homme, intelligent, qui possédait un bon cœur ».

Les autres religions admises en U.R.S.S. sont: l'islamisme qui compte



Le métropolite de Moscou, de l'église « rénovée », croisant un double et un triple bougeoir, en signe des prières que le prêtre adresse à Dieu pour les victoires des troupes soviétiques.

1.312 mosquées et 8.000 mullahs, le catholicisme romain avec 1.744 églises, et le judaïsme avec 1.011 synagogues. Toutes ces religions sont subventionnées par les contributions de leurs propres fidèles.

■

LES ATHEES

La tolérance dont les dirigeants soviétiques font preuve depuis quelque temps envers les différents cultes est en contradiction avec l'athéisme de l'Etat communiste.

Malgré leur propagande, les communistes reconnaissent qu'au moins 30 millions de personnes croient encore en Dieu, en U.R.S.S. D'autres estimations vont plus loin, et parlent de 60 millions et plus de croyants.

L'Eglise catholique romaine a étudié de près la question de la religion en U.R.S.S. Elle a notamment révélé que l'article 124 de la Constitution « reconnaît la liberté de religion et de culte et la liberté de propagande antireligieuse », mais ne reconnaît pas la liberté de propagande religieuse.

Actuellement, une évolution semble se faire en Russie. Les vieux mots bourgeois: Dieu, amour, bonté, honnêteté, sont revenus à flot. Même la seconde femme de Staline demanda à être enterrée dans un cimetière, et Staline exécuta la dernière volonté de son épouse.

Au cours de la guerre de Finlande, un prisonnier russe déclara: **« Je n'ai jamais entendu une bonne parole au sujet de Dieu, mais il n'est pas possible qu'un Dieu n'existe pas. »**



Le doyen de la cathédrale de Kiev offre à ses hôtes, le patriarche Sergi et le métropolite de Léningrad, un thé copieux où les friandises les plus délicates voisinent avec le classique samovar.

Fragments — Sur la pente de la Politique

C'est parce que nous avions oublié que la politique était à la fois une science et un art que le monde a dévalé le long d'une pente au bout de laquelle était un abîme: la guerre.

La politique est en effet une science, et terriblement précise parce que les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets et qu'on peut prévoir les conséquences de chaque acte avec la certitude du mathématicien pour qui, à la différence du psychologue, un et un ne font jamais que deux.

Mais c'est aussi un art, les hommes qui gouvernent n'acceptant presque jamais les leçons de l'expérience. Ils y mettent de la coquetterie, une vanité immense et une suffisance insondable à introduire dans leurs actes une fantaisie toujours personnelle que, tour à tour, les gouvernés élèvent aux nues ou vouent aux gémonies.

●

La politique est un acte de l'intelligence autant que de la sensibilité. Rien ne semble plus important que de conduire les hommes, rien en vérité n'est plus décevant. Ainsi la politique qui est, par essence, la science suprême, puisqu'elle a pour objet le bonheur des hommes, est devenue, par la faute de ceux qui la pratiquent mal, un levain corrompu et, par définition, le bouillon de culture de la cupidité et de l'orgueil.

●

La contradiction est à la base de toute saine discussion. Des idées trop unies, une logique implacable, ce n'est pas humain. Trop de vérité est l'ennemie de la vérité. Pour avoir une exacte perception de la lumière, il faut que nous ayons la connaissance de l'ombre. Le jour n'est le jour que parce qu'il s'oppose à la nuit. Pourquoi en serait-il autrement des idées? Une idée et son contraire, ce n'est jamais qu'une même vérité entrevue à la fois de face et de profil.

●

Magistrature et politique, il n'est pas de plus dangereux accouplement. Les exceptions sont infiniment rares d'un mariage heureux entre la magistrature dépourvue de passion et la politique qui ne vit que de passion. Mais n'est-il pas étrange que le magistrat devenu politicien soit entre tous — ministre ou parlementaire — le plus féru non d'autorité, mais d'autocratisme?

●

Ceux qui détiennent le pouvoir pensent que le rêve de l'opposition est toujours irréalisable et fou. Dans ce cas nous sommes tous fous, car chacun nourrit, quelque part dans son cœur, un rêve irréalisable. Mais un rêve individuel n'est, somme toute, qu'un rêve, qu'une chimère, qu'un espoir souvent insensé, alors que le rêve de tout un peuple, c'est le premier état d'une volonté qui va se précisant, se fortifiant, jusqu'à l'heure où elle s'affirmera victorieuse. On n'a jamais complètement raison des peuples. On peut les commander, les dominer: leur soumission n'a qu'un temps. Le barrage, quand il est constitué par des lois injustes et des mesures de violence, a bien peu de force. Depuis toujours l'histoire des peuples nous apprend que la tyrannie d'un homme, d'un groupe ou d'un régime est essentiellement éphémère.

Certes, l'assassinat politique est un argument, mais un mauvais argument, car la violence est également détestable chez le fort et le faible. Inexcusable chez le premier, imbécile chez le second, la violence est le règne de la confusion, et la confusion n'a jamais fait le bonheur des individus, encore moins celui des peuples.

●

Devant la montée de la démocratie, les hommes de droite, qui, dans la confusion générale, ont cessé d'être des conservateurs, n'ont jamais parlé davantage de morale et de pudeur, alors qu'en allant au fond de leur pensée on constate que jamais ils n'ont eu moins de souci de la pudeur et de la morale. Pour eux, ce ne sont plus que des mots vidés de leur substance, des accessoires encombrants, des vérités périmées. Ils sont enclins à penser que puisque l'Etat qui doit assurer la protection de tous n'y arrive pas toujours, il est inutile qu'il essaye d'assurer le bonheur de la masse, du moment qu'il n'y arrive jamais. Il tire de cet argument l'absurde conclusion que s'il parvient à réaliser le bonheur d'un petit nombre, c'est déjà beau. Et le petit nombre, naturellement, est formé par la secte capitaliste et ceux qui, mondainement et financièrement, ont tenu jusque-là le haut du pavé.

●

La presse! Quelle institution excellente, et à la fois quelle détestable chose! Comme la langue d'Esope, elle est également bonne et mauvaise. Elle peut souffler tour à tour le bien et le mal. C'est une force et tout ensemble une faiblesse. C'est un instrument parfait aux mains d'hommes imparfaits.

●

On pense toujours juste quand on regarde les faits en face et qu'on ne se perd pas dans les nuées. Qu'elles le veuillent ou non, les nations sont solidaires. Un nationalisme bêlant ne se conçoit pas plus qu'un internationalisme agressif. Le monde veut la paix, car la guerre, victorieuse ou non, est toujours une faillite.

●

On a proclamé que l'idéal de paix était le plus beau et on a travaillé dans le but louable de l'organiser. Seulement, les uns ont cru que la paix ne pouvait être obtenue que par la guerre et ils l'ont préparée et, l'ayant préparée, l'ont rendue inévitable. Les autres ont pensé que le vrai pacifisme était de désarmer et, désarmant, ils ont offert leur pays comme une proie facile aux convoitises du voisin.

●

Si un excès de nationalisme est le plus grand ennemi du patriotisme, un excès d'ambition est le plus grand ennemi de la civilisation.

●

A force de se diviser et de se subdiviser en nationalismes opposés, l'univers était devenu une Tour de Babel. On ne parlait plus la même langue. Ne se

comprenant pas, les peuples se regardaient en ennemis et s'acharnaient dès lors à la conquête d'une suprématie qui devait susciter des jalousies profondes et des réactions violentes. Les peuples, qui sont des collectivités assez différentes les unes des autres, sont pourtant formés d'individus absolument semblables les uns aux autres. Le paradoxe de la politique internationale réside là tout entier.

●

Le rythme des peuples est commandé par le rythme de l'individu. Que la vie privée des hommes redevienne normale, et il y a de grandes chances que la vie publique retrouve son équilibre.

●

Les hommes sont prétentieux et absurdes qui se croient bien heureux quand ils ont changé seulement l'étiquette de leur malheur. En vérité, ils se contentent d'osciller perpétuellement entre des valeurs éphémères et des mythes périmés.

●

Les peuples sont de grands enfants qu'on peut vite séduire par des chimères. Le peuple, ce n'est rien et c'est tout. Ce n'est rien parce qu'individuellement nous sommes peu de chose. Il est tout parce que, serrés les uns contre les autres, nous composons une puissance formidable. C'est l'image de nous-mêmes, c'est la cuisinière, c'est l'épicier, le balayeur de la rue, c'est moi, c'est nous tous qui vivons de notre labeur et qui aidons dans une mesure variable à l'organisation d'une vie publique. Le peuple, c'est le nombre, mais il se laisse volontiers guider par les apôtres, les malins ou les ambitieux, indifféremment, pourvu qu'ils trouvent les mots qui charment ou les gestes qui conquièrent.

●

L'essentiel est de convaincre les peuples qu'ils ont des maîtres justes et des lois sages. Les hommes, en effet, ne demandent pas mieux que d'être bien gouvernés et de s'en remettre à ceux qui les gouvernent du soin d'assumer la tranquillité, d'administrer la liberté et de rendre à chacun son dû. Mais l'art de gouverner devrait être aussi l'art d'endiguer les instincts et, par la discipline, de créer une confiance réciproque entre gouvernants et gouvernés. Voilà qui est le plus difficile ou le moins durable.

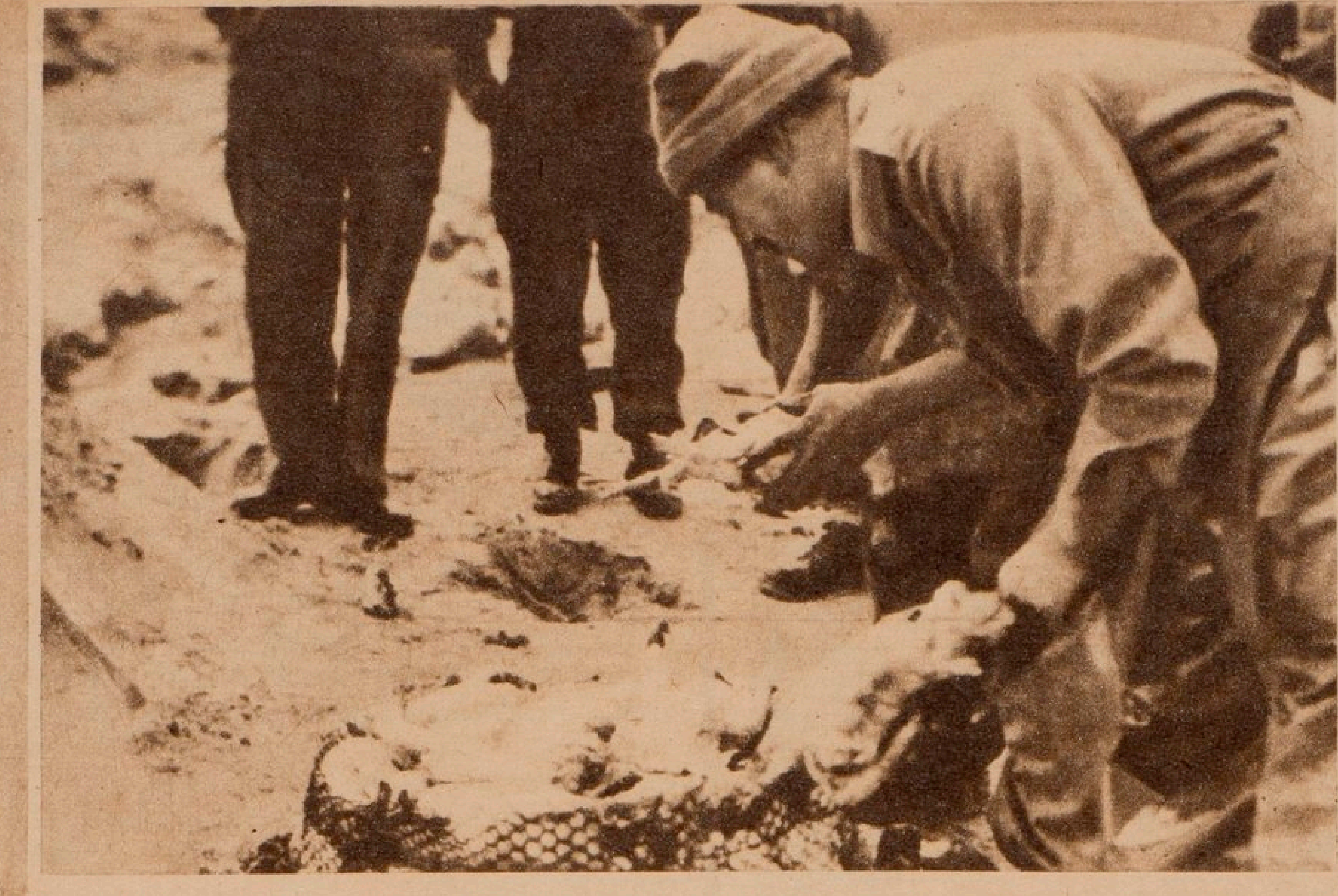
●

La guerre est l'argument suprême des chefs qui conduisent les peuples, quand ils veulent sortir de l'ordre de grandeur naturelle et raisonnable. Entre la dictature qui est l'anarchie de l'autorité et la démagogie qui est l'anarchie des foules, il y a place pour une démocratie organisée dans laquelle se réconcilient l'autorité et le peuple. Il existe tout de même pour les nations un rythme autre que celui des coups d'Etat et des révolutions alternés.

●

Le conformisme est un des malheurs de l'humanité. Derrière ce paravent de fausse sagesse, sous cet alibi de sournoise prudence, se cachent trop souvent un conservatisme farouche et éhonté, un mépris atroce du peuple et le goût vil du plaisir. C'est l'étiquette impudemment philosophique du puritanisme.

GEORGES DUMANI



En plein désert, les jours de réjouissances, les Maoris font la cuisine selon un usage qui leur est cher. Ils rassemblent tout d'abord des pierres chauffées au feu à une très haute température...

UN OFFICIER MAORI NOUS PARLE DE

LA CUISINE MAORIE

Grand garçon aux larges épaules, au visage brun ouvert et franc, le sous-lieutenant R. Tutaki nous parle du bataillon de volontaires maoris, partis de Nouvelle-Zélande. Les Maoris sont les indigènes des îles néo-zélandaises, les premiers de l'Empire britannique qui se soient mêlés à la population blanche sans difficulté, et qui aujourd'hui vivent dans une bonne entente parfaite avec elle. Anciennement chasseurs et guerriers, ils font des soldats remarquables : les faits d'armes du bataillon en font preuve. En Grèce notamment, dans les combats à l'arme blanche près du mont Olympe, dans les collines sauvages de la gorge de Katerini, ils réussirent à contenir un ennemi supérieur en nombre par leurs sorties à la baïonnette. En Crète, en Libye, ils étaient accueillis à grands cris de joie par les troupes néo-zélandaises, qui les reçoivent en frères.

Le maori est un langue qui s'apprend mieux par l'oreille que par la lecture. Elle n'était pas écrite avant la colonisation anglaise, mais l'alphabet romain a permis de publier des livres en maori. Certaines lettres de l'alphabet romain n'existent pas en maori : le b, le l, le z, le s, le x, le y, le n... Depuis l'apparition de l'écriture, une littérature maorie s'est formée et elle croît constamment.

Le jeune sous-lieutenant reconnaît que les Maoris sont animés d'un esprit d'indépendance farouche, et que les officiers doivent les conduire avec science. « Ils sont prompts à découvrir vos erreurs, dit-il, et, animés d'un esprit d'initiative presque frondeur, il faut les plier à un entraînement régulier.

« Nous ne sommes plus ceints de pagnes d'herbes vertes, et ne nous cachons plus dans les bois. Le seul héritage que nous ayons conservé de nos ancêtres est la cuisine maorie, dans les hanees. Elle date des jours où les chasseurs maoris préparaient leurs mets pour les manger froids durant trois jours, pressés par leurs marches et ne pouvant cuire leurs aliments tous les jours. Aujourd'hui, l'on pratique cette cuisine les jours de réjouissances. L'on creuse un trou profond dans la terre et l'on dépose des pierres (une vingtaine parfois) chauffées au feu, portées à une très haute température. Ce sont des pierres spéciales, qui ont vingt centimètres de diamètre et ne craquent pas à la chaleur. On les couvre de feuilles d'arbres spéciales, odoriférantes, connues pour leurs vertus médicales, sur lesquelles on dépose les légumes ou la viande, et l'on recouvre le tout de feuilles et de toile, en grosse épaisseur. L'on asperge toute la surface d'eau, en quantité réglée, et l'on verse de la terre sur jusqu'au niveau du sol. On laisse cuire quatre heures, et l'on retire la terre. La nourriture est prête, elle a pris le goût des feuilles, s'est gonflée de vapeur et a conservé toutes ses vertus nutritives. Si l'on ne tasse pas la terre suffisamment, la vapeur se dégage et les aliments se dessèchent. Les viandes et les poulets sont couverts de beurre ou de graisse, les légumes sont cuits sans préparation. »

Je suggère que la presse soit conviée par les Maoris pour répandre la nouvelle mode culinaire, et le jeune officier me promet qu'à la prochaine occasion, trois ou quatre hanees nous donneront un festin inégalé dans les annales maories.



Le tout est recouvert de sable. On laisse cuire quatre heures et l'on retire la terre. Le repas est prêt. Il est, paraît-il, succulent.

Après avoir couvert ces pierres de feuilles odoriférantes, un filet de fer les tient rattachées. Poulardes et viandes de toutes sortes sont ensuite déposées dans ce fourneau improvisé...

LE MIRACLE CHINOIS

(Suite de la page 7)

une victoire. La route de Birmanie put s'ouvrir au trafic en novembre 1938, un mois à peine après la prise par les Japonais de Hankéou, dernier port chinois resté libre.

LA LUTTE POUR LA PRODUCTION

L'effort populaire se manifeste également dans la production. Avant la guerre, les provinces de l'Ouest — Szechwan, Yunnan, Kan-Sou, Si-Kiang — étaient d'un siècle en arrière sur le reste du pays.

Actuellement, c'est dans ces provinces que bat le cœur de la Chine. A Szechwan se trouve Tchoung-King, la nouvelle capitale de Chine, ville continuellement bombardée et continuellement rebâtie.

Ici se transportèrent également les industries. Fuyant l'invasion, 400 usines, avec 70.000 tonnes de machines, passèrent montagnes et fleuves, en grande partie à dos d'homme et sous des bombardements incessants, et se réfugièrent dans les villes et villages de l'Ouest. En plus, 1.378 nouvelles usines et 2.500 ateliers furent construits depuis le début de la guerre dans les territoires de la Chine libre.

Dans ces usines et ateliers, les travailleurs chinois mènent infatigablement leur dur combat pour tenir tête à l'industrie ultra-moderne du Japon. Les machines manquent, les techniciens manquent. Mais la volonté, la ténacité et l'optimisme populaires remplacent tout.

LA LUTTE POUR LA CULTURE

Dans cette lutte farouche, la jeunesse chinoise joue un rôle primordial.

La majorité des 108 collèges et universités existant en Chine avant la guerre ont été occupés, endommagés ou totalement détruits par les Japonais. L'exode des étudiants et étudiantes vers l'Ouest constitue un large mouvement aux conséquences énormes.

La plupart des écoles et universités perdirent leurs bibliothèques et instruments. Elles émigrèrent vers les nouveaux centres du pays et continuent à fonctionner dans des temples anciens, dans des caves ou en plein air, avec des moyens de fortune. Les professeurs et les étudiants abandonnent l'isolement de leur cabinet de travail pour se mêler à la population. Cette fraternisation des intellectuels avec le peuple est un des phénomènes les plus marquants de la guerre.

La campagne contre l'analphabétisme est une des manifestations de ce mouvement. Pendant les deux dernières années, 55.000 hommes et femmes dont l'âge va de 16 à 35 ans apprirent à lire et à écrire.

UN ACTE DE FOI

Ainsi la Chine a pu réaliser ce véritable « miracle » : faire face à l'ennemi, se préparer pour une guerre longue et dure et, en même temps, rebâtir continuellement les ruines et s'atteler à une véritable renaissance nationale.

Ce tour de force n'aurait jamais pu être réalisé sans la participation unanime du peuple, sans l'élan et l'enthousiasme des immenses masses humaines chinoises qui savent qu'elles ne se battent pas seulement pour sauver leur pays de l'invasion, mais pour le reconstruire sur des bases nouvelles.

L'élan de cette lutte est résumé dans cet acte de foi de Mme Tchang-Kai-Chek :

« L'esprit qui anime le peuple chinois est un esprit de patriotisme passionné et un esprit d'entr'aide pour gagner la guerre et pour résoudre nos problèmes sociaux et nationaux. Notre peuple n'a pas seulement manifesté un courage admirable dans la résistance à l'agresseur, mais il commence actuellement à endosser les responsabilités d'un gouvernement représentatif. Même si la victoire nous vient demain, cet esprit ne vacillera pas. Il est devenu une partie intégrante de notre mentalité nationale et la Chine est maintenant trop avancée pour tolérer des chaînes d'esclavage ou d'oppression sociale, que celle-ci vienne du dehors ou du dedans. La vie peut nous être chère, la paix peut nous être douce, mais pas au prix du sacrifice de notre liberté. »

Images Actualités



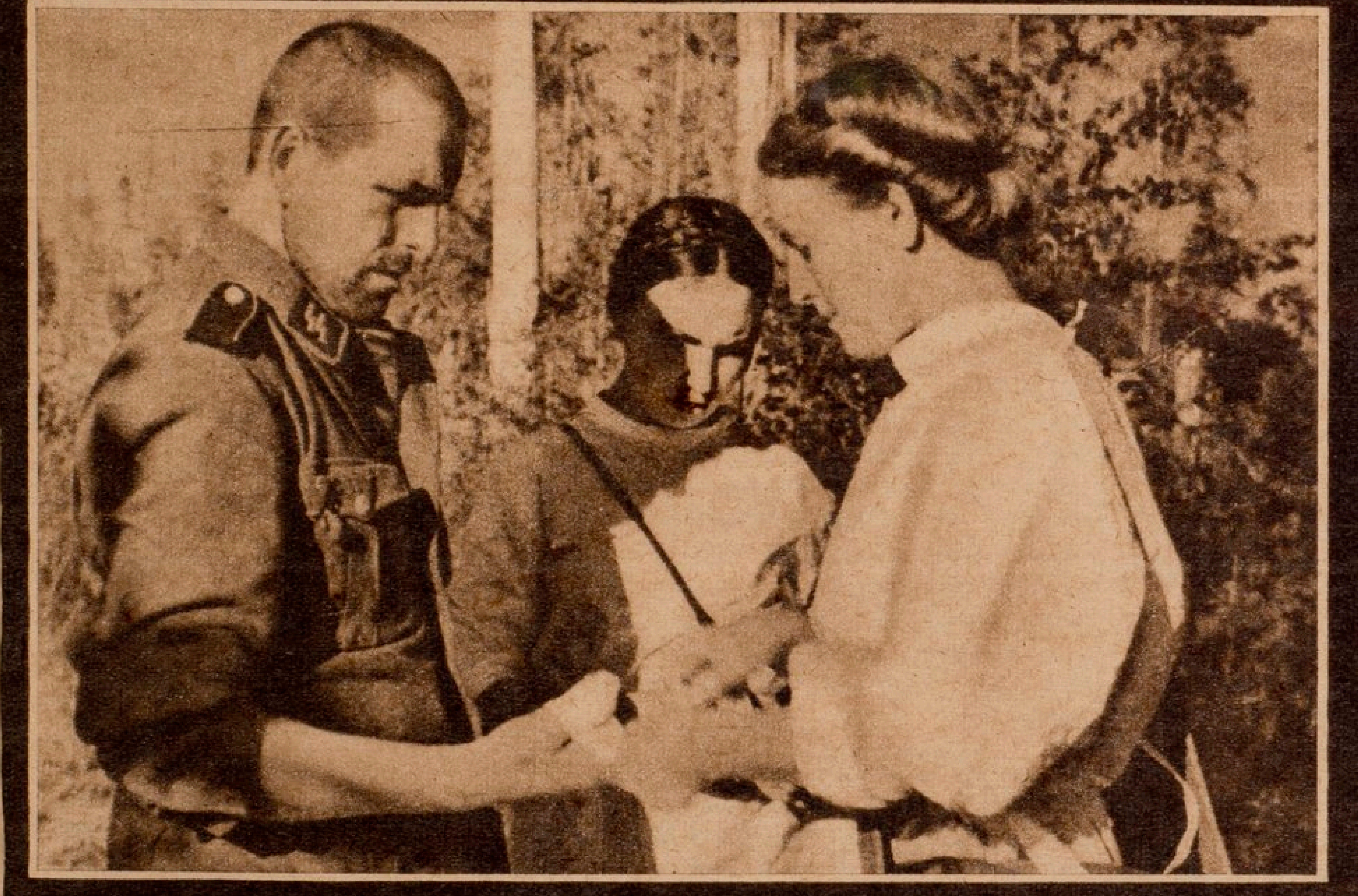
Des placards illustrés, que l'on voit un peu partout à travers le territoire soviétique, stigmatisent la colère qui gronde dans le cœur de chaque Russe contre l'envahisseur allemand. En voici un des plus saisissants et qui porte ce simple mot au-dessous de l'illustration : «Venger».

En Extrême-Orient...

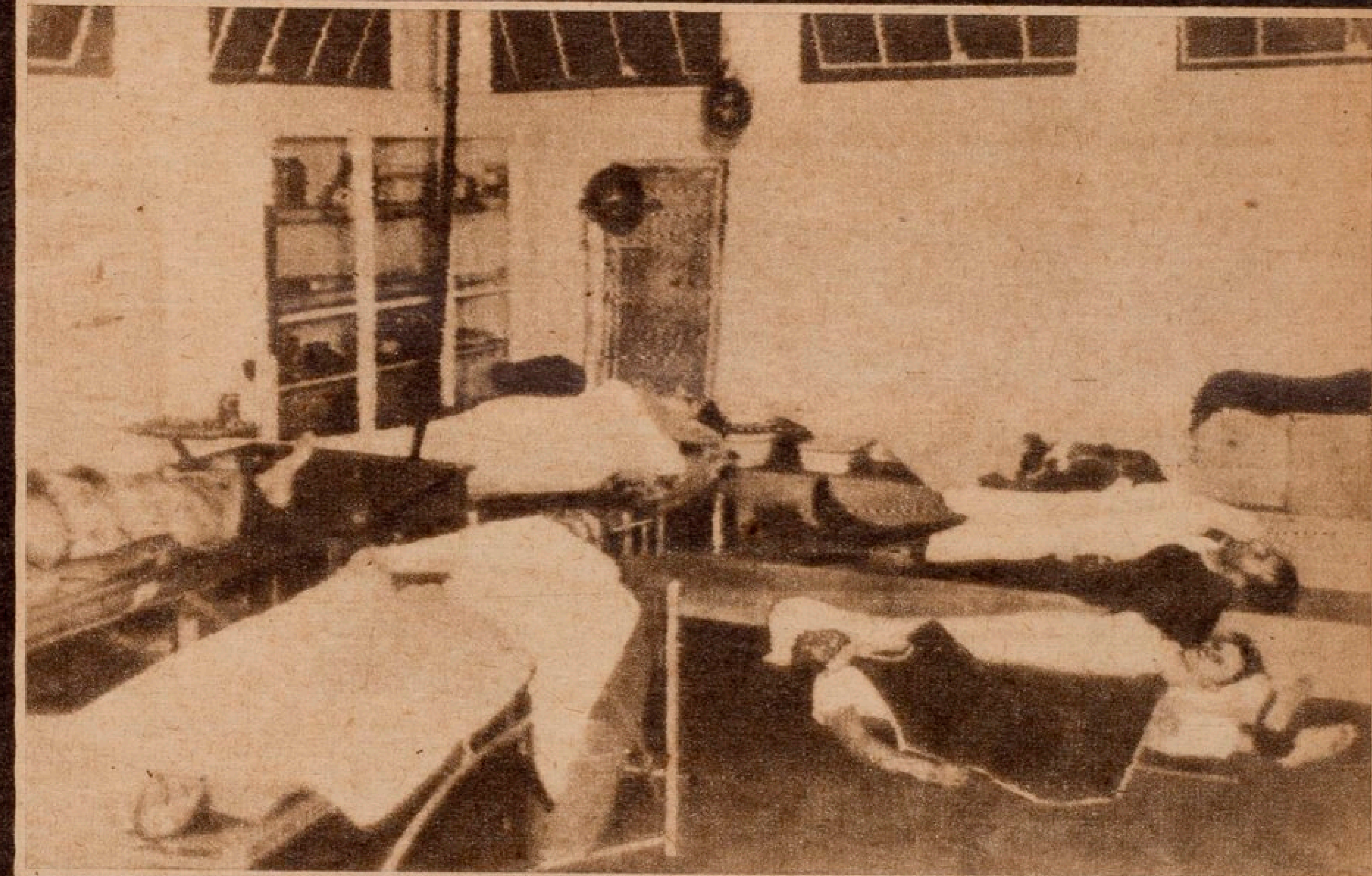


Voici une photo du sous-marin de poche, employé par la marine japonaise dans l'attaque de la base navale de Pearl Harbour. Le sous-marin nain est lâché du navire qui le transporte à 100 milles de distance du but à atteindre.

En Russie...



Dans un camp de prisonniers allemands, en territoire soviétique, une nurse russe panse un soldat allemand blessé.



Près de 3.000 personnes à Honolulu, parmi lesquelles plusieurs citoyens américains, ont payé de leurs vies la trahison japonaise. Le coin d'un hôpital de Honolulu où ont été placés les cadavres des victimes du raid.

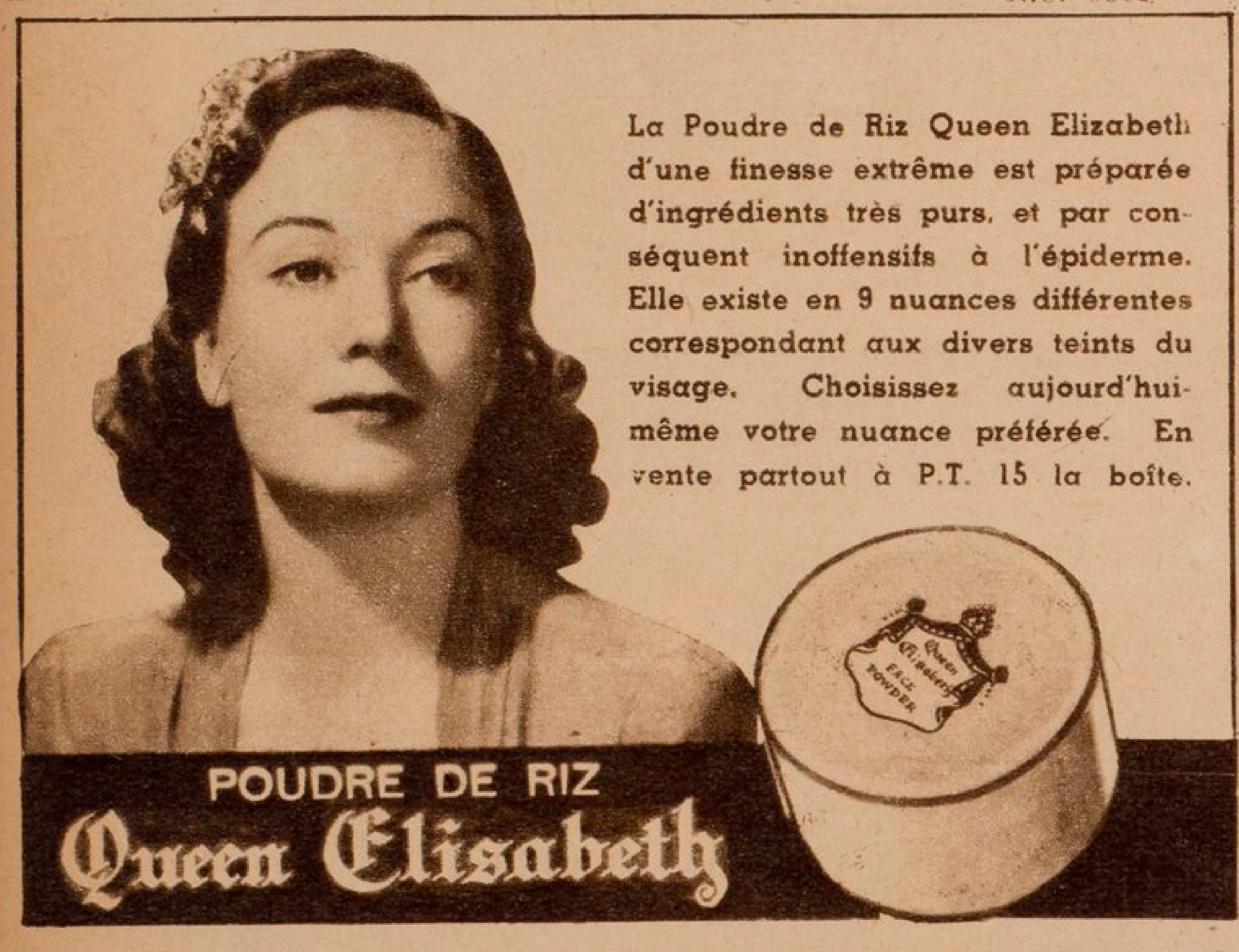


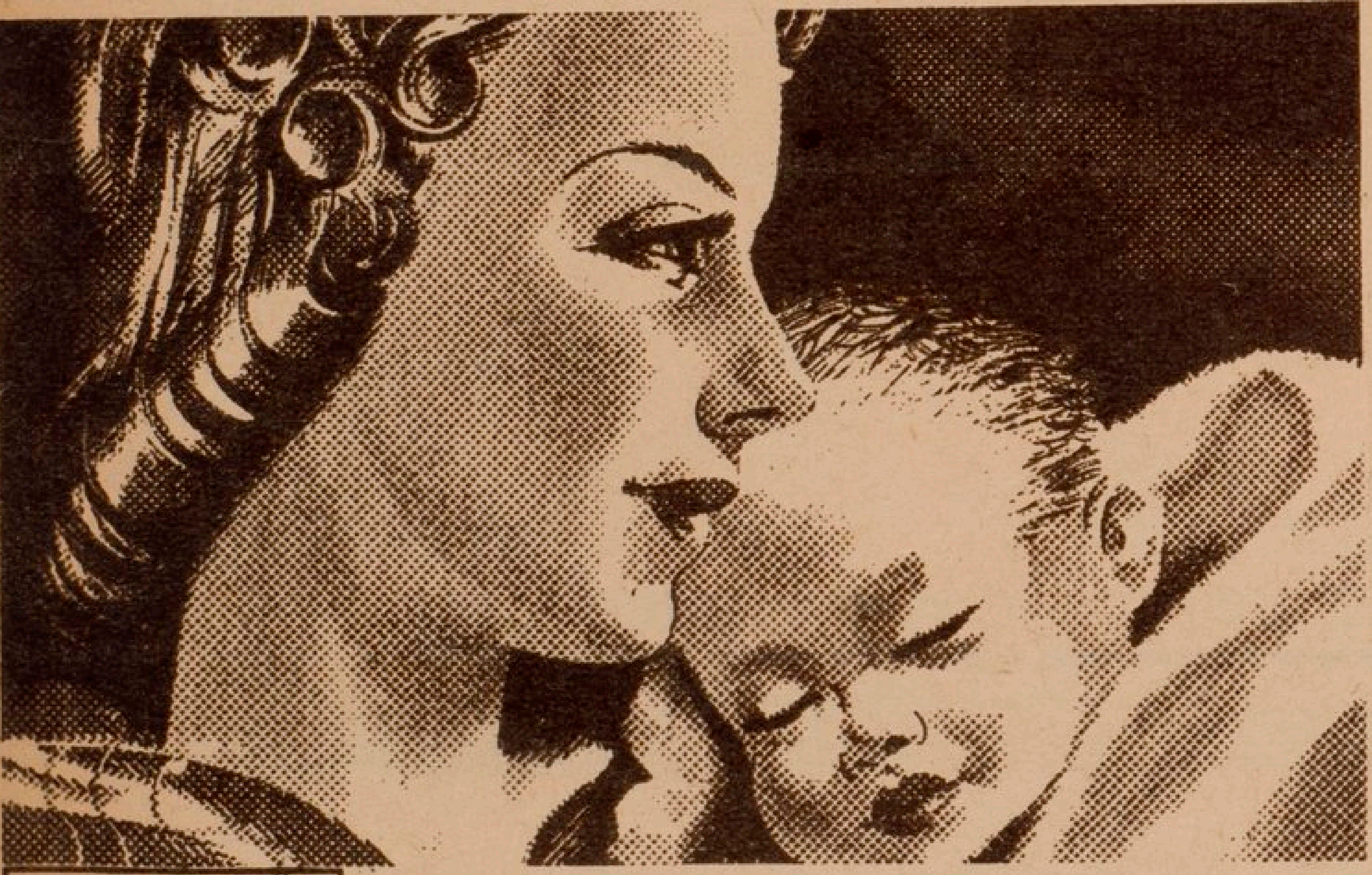
Les trains blindés soviétiques se sont montrés d'une grande efficacité dans les phases de la contre-offensive russe. Habilement camouflé, un train blindé braque les canons de ses mitrailleuses contre des avions allemands en chasse.



Alors que les pourparlers de paix se poursuivaient à Washington entre les délégués japonais et le gouvernement américain, l'aviation japonaise se livrait déjà à des bombardements massifs sur les îles Hawaï. Notre photo représente un quartier de Honolulu dévasté par les bombes nippones.







VARGAS

(Suite de la page 10)

Vers le pouvoir suprême

Une année après l'obtention de sa licence en droit, il fut nommé avocat général à Sao-Borja. Deux ans plus tard, il était élu à un poste important dans la magistrature. Pendant six ans, il dut se contenter d'exercer sa profession, tout en édifiant la structure de ses activités politiques futures. Finalement, il fut élu membre du Congrès.

Parfaitement à l'aise au milieu des intrigues politiques qu'il rencontra à Rio de Janeiro, il était devenu, au bout de deux ans, une personnalité de premier plan, et en 1926, Washington Luis, élu président, le nomma ministre des Finances.

Il démissionna de ce poste pour occuper celui de gouverneur de sa province natale. Depuis deux ans, Rio-Grande était déchiré par la guerre civile. Vargas opéra avec tact: il accorda des concessions libérales aux deux partis, les pacifia, organisa le système de travail et commença l'exécution de travaux publics. Continuellement, il parcourait en personne le pays soumis à son administration, entrant en contact étroit avec la population et gagnant les sympathies des vaqueiros.

En 1930, il se sentit prêt à prendre en mains les rênes du pouvoir. Le Brésil, de son côté, était mûr pour Vargas. La crise économique faisait des ravages. Le produit national, le café, était devenu un fardeau pour le pays. Les revenus nationaux étaient en baisse. Les mines désertées ne produisaient plus rien. Le chômage sévissait partout. Le mécontentement était général.

Le gouvernement achetait le café et le faisait brûler, mais le café continuait à pousser abondamment, malgré le contrôle des cultures. Les paysans étaient fatigués d'entretenir les magnats du café de Sao-Paulo qui avaient la haute main sur les politiciens et s'enrichissaient au détriment du peuple. Pourquoi s'occuper de sauver l'économie d'une seule province et d'une seule industrie, alors que toute la population du Brésil souffrait? Il était temps qu'une réforme radicale intervînt.

Vargas constitua une alliance libérale avec l'Etat minier de Minas Geraes, la province de Parahyba et le Rio-Grande-do-Sul. Il se présenta aux élections présidentielles avec un programme bien établi. Ses promesses furent précises: réformes radicales de la politique, du système économique et administratif. La dépréciation du café et le favoritisme dont les provinces de Sao-Paulo et Rio de Janeiro profitaient devaient cesser.

Les élections de mars virent la nomination de Washington Luis aux dépens de Vargas, son rival officiel. Celui-ci déclara qu'on avait falsifié le scrutin, et lança ses vaqueiros dans la bataille. Très vite, les rebelles avaient mis la main sur la province de Sao-Paulo; ensuite, les mineurs sans travail de Minas Geraes marchèrent sur Rio. Le Brésil s'était donné un nouveau maître.

La « démocratie » perfectionnée

En qualité de « président provisoire », Vargas forma des syndicats de travailleurs, qu'il maintint sous son contrôle direct. Il fixa des salaires minima et des heures de travail maxima, vint en aide aux paysans, diminua de moitié toutes les dettes rurales, réorganisa de fond en comble l'armée et décréta d'autres réformes.

Il ne rencontrait désormais aucune opposition. La caste militaire se révolta: elle fut purement et simplement supprimée. En dépit de nombreuses concessions, Sao-Paulo se leva en armes. Vargas étouffa la révolte dans le sang et par le feu; puis, il aboutit à un accord avec ses ennemis en leur garantissant des privilèges politiques et des subsides substantiels pour écouler la récolte de café. En quatre ans, il eut à faire face à six révoltes étendues et à une infinité de rébellions de moindre envergure. Il traita ses adversaires politiques sans aucune pitié.

Sauf durant de courts intervalles, Vargas a toujours gouverné le Brésil sous le signe de la loi martiale. Depuis onze ans, le peloton d'exécution a remplacé les tribunaux. Pourtant, cet homme affirme qu'il a créé un type supérieur de démocratie. Les circonstances, dit-il modestement, ont fait de lui un dictateur contre son propre gré. Il prétend qu'en supprimant tous les partis, il a libéré le peuple de l'emprise des politiciens. Les Brésiliens peuvent désormais faire appel à lui directement pour toute question qui doit être résolue.

Pendant un certain temps, un parti reçut l'autorisation de déployer son activité. Il fut même soutenu par le gouvernement. C'était le parti des Intégralistes ou Chemises Vertes. Commandé par Plinio Salgado, un jeune homme à la mine cadavérique et aux yeux glauques, celui-ci recruta plus d'un million d'adhérents, grâce aux apports financiers de l'Allemagne et de l'Italie. Son programme différait de très peu de celui des fascistes: les Intégralistes prônaient une nouvelle conception du nationalisme catholique, un Etat corporatif et la persécution des Juifs.

En 1937, Vargas opéra un coup d'Etat contre son propre gouvernement en établissant ce qu'il appela ouvertement un régime totalitaire. Mais plus tard il changea de dénomination et parla d'une « démocratie suivant les besoins du Brésil ». Une nouvelle constitution, qui n'avait jamais été votée par le Parlement, ni par le peuple, fut promulguée. Les libertés civiques étaient abolies. Une censure sévère fut établie sur les journaux, et toute critique à l'encontre de l'administration de l'Etat fut interdite. Tous les gouvernements de province furent abolis. Un conseil économique suivant les lignes corporatives des régimes fascistes fut créé.

La nouvelle constitution prévoyait en outre qu'aucune loi ne pouvait être promulguée, à moins qu'elle ne soit due à l'initiative présidentielle, et le Congrès ne disposait que de deux séances pour discuter et voter toute nouvelle législation. Les juges et les jurys pouvaient être arrêtés s'ils rendaient des verdicts contraires à l'évidence ou à l'intérêt public. Le Président, sans le consentement du Congrès, pouvait déclarer la guerre. Lui seul pouvait désigner son successeur.

Vargas célébra la « nouvelle démocratie » par une parade grandiose avec le concours de l'armée et des Chemises Vertes. Vingt jeunes filles scouts brûlèrent les étendards des vingt Etats à l'exception d'un seul. Les gouverneurs furent remplacés par des militaires.

Un chef dynamique

Mais aussitôt après avoir instauré un Etat pseudo-fasciste, Vargas se retourna contre ses anciens alliés, les Intégralistes. Il porta contre eux l'accusation de recevoir des subsides de l'étranger. Bientôt les Chemises Vertes furent déclarées hors la loi. Le 3 décembre 1937, Vargas décréta officiellement la dissolution de tous les partis politiques. Les Intégralistes comptaient dans leurs rangs de nombreux officiers supérieurs de la marine, ainsi que des personnalités politiques de premier plan. En mai 1938, ils organisèrent la révolte qui faillit aboutir, si Vargas ne s'était pas défendu avec tant de courage.

Vargas est un travailleur infatigable. Il a fait construire des centaines de kilomètres de voies ferrées, électrifier presque tous les chemins de fer, ouvrir et mettre en exploitation de nouvelles mines, renforcer la défense nationale, répandre l'éducation publique, sans avoir recours à des emprunts à l'extérieur. Les banques étrangères furent tout simplement éliminées, l'industrie du pétrole fut nationalisée, des banques gouvernementales furent créées pour venir en aide aux agriculteurs.

Le dictateur-président, qui s'habille toujours avec élégance, veille constamment à la réalisation de nouveaux projets. Lorsqu'il est debout, il n'en impose pas beaucoup, étant de taille au-dessous de la moyenne. Mais lorsqu'on le voit assis, on ne peut s'empêcher d'être impressionné par sa carrure massive et l'attention se porte sur son visage expressif, aux grandes oreilles et aux mâchoires proéminentes. Tous ceux qui rencontrent Vargas sont bientôt conquis par son charme, son don de persuasion, sa force. Ses talents oratoires lui ont valu une masse de partisans.

Vargas ne reste jamais en place. Un jour, il prend l'avion et part vers l'intérieur pour se rendre compte des progrès de la mise en valeur de la jungle qui borde l'Amazone. Un autre jour, il s'en va inspecter une nouvelle mine de nickel. Il suit aussi de près le développement de la culture du thé et de l'industrie de la soie et a ordonné de nouvelles prospections de gisements de pétrole. Avec le concours des Etats-Unis, il a mis en train une industrie locale de l'acier qui, dans quelques années, pourra rivaliser avec celles de n'importe quel autre pays du monde.

La situation stratégique du Brésil n'a pas échappé à l'œil vigilant de Vargas. Il s'est rendu parfaitement compte que son pays, tout en faisant partie du continent américain, est proche de l'Europe et à moins de trois mille kilomètres de l'Afrique. Cette situation a naturellement influencé sa politique extérieure. Car Vargas considère toujours et seulement l'intérêt du Brésil. Aujourd'hui, sa position de chef d'Etat absolu est bien assise. Ses ennemis ont été supprimés, ou bien languissent en exil. D'autres ont obtenu son pardon à la condition expresse de disparaître de la scène politique.

Certains craignent que les progrès spirituels du Brésil ne se réalisent pas aussi rapidement que les progrès matériels. D'autres prétendent que toutes les réformes de Vargas n'aboutiront à rien et qu'elles seront supprimées par l'inévitable révolution qui renversera le dictateur un jour ou l'autre. En attendant, le Brésil palpite de la vie intense et dynamique de son président qui lui insuffle une énergie et une volonté implacables.

Délassons-nous

APPELONS LES CHOSES PAR LEUR NOM... PROPRE

UNE SILHOUETTE rappelle le nom de M. Etienne de Silhouette, contrôleur général des finances, qui voulut réaliser des économies. Ses ennemis donnèrent son nom aux dessins en ombres chinoises, fort à la mode à cette époque.

UN CALEPIN est le nom donné a un cahier de notes, de renseignements, en souvenir d'Ambroise Calepino savant religieux du XVe siècle, qui avait rédigé un excellent dictionnaire latin.

UNE VICTORIA est une voiture qui fut créée pour la reine Victoria.

UNE MANSARDE est une fenêtre ouverte sous un toit surélevé, créée par l'architecte Mansard, au XVIIe siècle.

UN GODILLOT rappelle le souvenir de M. Godillot, marchand de chaussures comme...

UN GIBUS celui de M. Gibus, marchand de chapeaux et inventeur d'un chapeau haut de forme.

UN RIFLARD évoque le souvenir de M. Riflard, marchand de parapluies.

UNE POUBELLE est une boîte à ordures dont M. Poubelle, prefet de la Seine sous le Second Empire, décréta l'emploi dans la ville de Paris.

LE MACADAM porte le nom de son inventeur, ingénieur écossais du XVIIIe siècle, M. Mac Adam.

UN CATOGAN est une coiffure inspirée de celle que porta lord Cadogan au XVIIIe siècle.

LE MORSE est un système de transmission des messages inventé par le physicien américain Morse au XIXe siècle.

UN PANTALON : culotte longue ; était portée sur la scène par « Pantalon », personnage burlesque de la comédie italienne.

UN RECORD DE MALCHANCE

L'Amérique, pays des records, possède aussi l'homme le plus malchanceux de l'univers. C'est, incontestablement, James Geelan, cultivateur, âgé maintenant de 61 ans. Dans les dernières trente-cinq années, il ne lui arriva pas moins de 200 accidents de toute espèce.

Depuis 1935 seulement, il eut 12 accidents d'automobile ! Sa déveine est telle que, lorsqu'il coupe du bois, il se blesse gravement au pied...

Quand il se prête généreusement à une transfusion de sang, l'infirmière se trompe et lui injecte du sang malade... Il faudrait des pages pour énumérer toutes les catastrophes qui s'abattirent sur le pauvre fermier. Mais, en fin de compte, il y trouve son profit, puisqu'une grande compagnie d'émission radiophonique vient de lui offrir un gros cachet pour raconter au public yankee la façon dont il se sortit indemne de toutes ces embûches...

LES JEUX D'OBSERVATION

QUOI DE CHANGE ?

Les joueurs sont priés d'observer soigneusement la pièce où ils se trouvent réunis, pendant cinq minutes.

Puis ils sortent tous et, pendant leur absence, on fait un certain nombre de modifications plus ou moins apparentes dans la position de divers objets.

On peut, par exemple, déplacer un livre ou une chaise, alterner l'ordre de deux objets sur la cheminée, etc., etc.

Ensuite on rappelle les joueurs ; on remet à chacun une feuille de papier et un crayon et ils doivent noter les changements qu'ils observent.

Celui qui, au bout de cinq minutes, aura fait les observations les plus exactes sera le vainqueur.

On peut, évidemment, augmenter progressivement la difficulté en faisant des modifications de moins en moins frappantes. C'est là un excellent exercice d'observation.

UN CRAYON DANS LE POUMON

Il y a quelques mois, un homme de vingt-cinq ans se présenta dans une clinique de Manchester. Comme il se plaignait de vives douleurs au niveau de la poitrine, il fut soumis à un examen radiologique qui révéla la nécessité d'une opération d'urgence. On imagine la surprise des chirurgiens lorsque, au cours de l'intervention, ils trouvèrent dans le poumon gauche un crayon long d'une vingtaine de centimètres.

Dès que le malade fut en état de parler, on l'interrogea longuement sur ses « antécédents ». Il apparut que dix-huit mois auparavant, il était tombé d'un escalier, et que sa chute avait provoqué quelques blessures de peu de gravité, d'ailleurs rapidement cicatrisées, et auxquelles il n'avait attaché aucune importance. Ce qui l'avait le plus intrigué dans cet accident, ç'avait été la disparition absolument incompréhensible de son crayon, qu'il avait l'habitude de porter dans la poche à cigares de son veston. Or, c'est ce même crayon qui vient d'être aujourd'hui retrouvé dans son poumon gauche.

VITESSE

Une voiture fait 1 mille à raison de 15 milles par heure. A quelle vitesse doit-elle traverser le second mille pour atteindre une moyenne de 30 milles par heure pour les deux milles ? La réponse n'est pas 45 milles par heure.

HISTOIRES NAZIES

Un soir, Hitler est à l'Opéra de Berlin où se donne « Lohengrin ». Au premier entr'acte, le célèbre chanteur Lauritz Melchior vient saluer le Führer dans sa loge. Il porte son costume légendaire de Lohengrin : casque, armure d'argent étincelante. A cette immense et brillante apparition, Hitler s'écrie :

— Ah ! non. Cette fois-ci, Gœring, tu exagères !

* * *

Gœring et Gœbbels, tout le monde le sait, ne vont pas tout à fait d'accord ensemble. Un jour que tous les deux sont de passage à Francfort, Gœbbels dit à Gœring, en considérant la plaque placée sur la maison natale de Gœthe :

— Quand je mourrai, j'espère qu'on mettra aussi une plaque sur ma maison...

— Assurément, dit Gœring avec un gros rire, on mettra : « A louer ».

SOLUTION

La voiture devra traverser le second mille en zéro secondes, ce qui est impossible. Elle mettra en effet quatre minutes pour traverser le premier mille à raison de 15 milles par heure ; il lui faudra d'un autre côté 4 minutes pour traverser 2 milles à raison de 30 kilomètres par heure. Or, les 4 minutes ont déjà été employées à traverser le premier mille... donc... Facile, n'est-ce pas ? Mais il fallait y penser...

RESULTAT DU CONCOURS *Marzouk*

L'examen des réponses du « Concours Marzouk » a eu lieu à la date et aux conditions fixées. Nous donnons ci-après les noms des gagnants:

1er *prix* : un bracelet-montre à :Samia Ibrahim.

2ème *prix* : un stylo Parker à : M. Cominos.

3ème au 6ème *prix* : une paire de lunettes médicales à Ah. Abdel Salam — Antoinette James — Mahmoud A. Kamel — Sarah Cohen.

7ème au 25ème *prix* : un abonnement gratuit d'un mois au gymnase à : Mme L. Politis — Diran Michaelian — Abdel Baset El Koteit — Youssef Kamal — Antoinette Zakhari — Georges Ginawi — Mah. El Chazli — J. F. Pace — Hélène Houspian — Mlle A. Aly — Nabila Fadil — Pierre Batairi — Naïma M. Abdel Aziz — J. Henein — Roksane Mansour — Michel Gastin — Moh. Kamel Hette — Saadia Hassan Sokkar — Moh. Abdel Malek.

*

Tout gagnant d'un abonnement au Gymnase peut transférer par écrit son abonnement à une autre personne.

Vu le grand nombre de réponses exactes reçues, l'Institut a accordé 20 primes additionnelles consistant chacune en un abonnement de deux mois au Gymnase moyennant la somme réduite de P.T. 10 par mois seulement. La liste des gagnants se trouve à l'Institut où elle peut être consultée, de même que celle des gagnants d'un examen médical gratuit.

Les primes seront livrées aux gagnants à partir du 1er Février 1942, et toute prime qui ne sera pas retirée jusqu'au 28 Février 1942 deviendra la propriété exclusive de l'Institut.

Institut et Gymnase Médical
MARZOUK
55 rue Malika Nazli, Le Caire. Tél. 55894



VOUS DEVEZ ETRE

HEUREUSE

d'avoir

20 ANS

parce que...

...vous avez tout devant vous : la vie et l'amour, la joie et les larmes, le bonheur et la tristesse, le travail, le succès ou l'échec.

Il est probable que vous n'avez pas encore adopté une attitude définitive, que vous ne vous êtes pas encore arrêtée sur le genre de robes que vous devez porter, sur votre mode de vie, sur une foule de petits problèmes qui vous touchent de près. Il est également probable que vous avez déjà connu l'amour, que vous vous y êtes laissé prendre une fois au moins. Et si votre aventure a fini en queue de poisson, vous êtes sûre (pour le moment du moins) que vous ne vous laisserez pas reprendre de sitôt.

Vous avez l'avantage d'avoir beaucoup de temps devant vous et aussi de pouvoir endurer bien des maux sans en être marquée.

Quelle importance si vous commettez une grosse faute sociale ? A l'avenir vous serez plus prudente. Quelle importance si vous ne savez pas encore où réside votre bonheur : dans la vie conjugale ou bien dans une carrière indépendante ? Le temps passe et, inconsciemment, tout un travail s'effectue en vous : vos idées prendront une forme plus concrète, votre appréciation des gens et des choses deviendra plus sûre, et si votre cœur est en ce moment meurtri, vous le retrouverez un jour miraculeusement guéri. Vous pourrez alors le malmener de nouveau. Une fois de plus, la jeunesse, baume bienfaisant, vous guérira.

Et que ne pouvez-vous vous permettre ! Dans n'importe quelle tenue vous êtes remplie de grâce. Une coiffure en hauteur, une robe noire et simple et vous paraîtrez vingt-cinq ans. De petites boucles dans lesquelles vous placerez quelques rubans, un pull-over aux couleurs vives et une jupe un peu courte : on jurera alors que vous avez dix-sept ans et que vous n'avez jamais été embrassée.

A vingt ans, un baiser peut être fraternel, amical, surprenant, émouvant ou expérimental. Vous pouvez connaître le baiser dérobé, le baiser du devoir en tant que nièce, le baiser que vous n'aimerez pas peut-être et le baiser qui vous plaira à coup sûr.

En avant, jeune fille de vingt ans ! Vivez intensément et pleinement. Probablement la guerre vous a réservé une existence différente de celle que vous aviez imaginée lorsque vous étiez encore sur les bancs de l'école, mais malgré l'incertitude des temps, les perspectives peu agréables d'un conflit qui se prolonge, vous possédez en vous une réserve d'énergie suffisante pour vous permettre de passer intacte à travers cette période et de chanter l'hymne de la vie dans les années de paix qui viendront.

VOUS DEVEZ ETRE

HEUREUSE

d'avoir

30 ANS



parce que...

...vous avez trouvé votre équilibre. Vous savez parfaitement ce que vous attendez de la vie, et si vos désirs sont réalisables, vous saurez comment les satisfaire.

Vous avez réfléchi sur tous les problèmes qui vous concernent : vous les avez affrontés et résolus un par un. Vos idées et vos principes vous appartiennent en propre.

Vous êtes probablement mariée, mère peut-être. Du mariage vous savez tirer une joie durable. Il est possible aussi que vous soyez célibataire et que vous travaillez pour gagner votre vie : vous avez dans ce cas choisi une carrière au lieu de la vie de ménage, parce que cela convient mieux à votre caractère. Ou bien, si vous êtes obligée de travailler, vous mettez tout votre cœur à l'ouvrage.

Vous avez terminé vos expériences en ce qui concerne les chapeaux, les coiffures et les robes. Vous n'êtes pas ennemie des changements, mais ils doivent être effectués dans le cadre de vos principes.

Vous avez acquis l'attitude que vous aviez désirée si ardemment à l'âge de vingt ans. Vos robes reflètent la conception saine et intelligente que vous avez de la vie. Mais de temps en temps, un chapeau des plus fantaisistes prouve à votre entourage que vous n'avez pas perdu votre faculté de prendre du bon temps et de faire des folies lorsque vous vous sentez d'une humeur particulière.

Vous n'avez pas fini d'apprendre : à diriger votre mari, vos enfants, votre intérieur.

Si vous êtes encore jeune fille, vous possédez un esprit ouvert, sachant parfaitement que bien des mariages tardifs ont été très heureux, mais vous ne vous laissez pas aller à considérer chaque homme que vous rencontrez comme un mari éventuel.

Vous savez apprécier à leur juste valeur vos amis. Vous vous êtes rendue compte que quelques amitiés sûres valent mieux que des relations étendues.

La guerre n'a pas eu raison de vos nerfs. Bien au contraire, vous y avez trouvé une occasion d'apporter votre contribution à la lutte. Vous êtes sans doute volontaire dans un centre d'accueil pour soldats, ou bien vous passez vos heures de loisir à la Croix-Rouge. Le sentiment d'être utile vous remplit de joie.

Vous savez que votre tâche est importante. Vous êtes parmi les femmes qui aideront, après la guerre, à instaurer une nouvelle vie. Sur vous reposera la tâche d'élever les nouvelles générations et de leur inculquer l'énergie nécessaire pour dire fermement : « Plus de guerres ».



VOUS DEVEZ ETRE

HEUREUSE

d'avoir

45 ANS

parce que...

...la plupart des femmes à cet âge semblent être arrivées à la moitié de leur existence. C'est le moment de l'arrêt, du regard en arrière, et puis on repart de plus belle vers l'avenir qui est devant soi. Vous êtes heureuse parce que vous pouvez décider d'aller de l'avant. Vos enfants ont grandi, ils se sont mariés. Votre mari et vous, êtes devenus parfaitement habitués l'un à l'autre. Un peu trop peut-être. Dans le tréfond de vos âmes, votre amour réciproque est toujours aussi fort qu'aux premiers jours, mais trop d'intimité a été cause d'un relâchement dans l'intérêt que vous éprouvez chacun pour votre conjoint. Vous ne prenez plus la peine d'extérioriser votre sentiment qui n'en existe pas moins pourtant. Vous êtes peut-être un peu ennuyée de la vie : vous n'avez plus d'enfants en bas âge à soigner, vous traînez votre désœuvrement à travers des journées interminables, vous trouvez le monde sans intérêt, et lorsque vous êtes avec votre mari, vous manquez de sujets de conversation.

Jamais comme maintenant vous n'avez eu plus de chances de revenir à votre ancien attachement pour la vie. Ecoutez les petites histoires de la vie quotidienne de votre mari, qu'il vous raconte en rentrant. Faites-lui sentir que vous êtes intéressée par ses récits, même s'ils ne vous emballent pas outre mesure. Vous lui donnerez ainsi l'envie de vous mettre au courant des faits, grands et petits, de son existence quotidienne. Une intimité rénovée sera ainsi créée entre vous et lui.

Occupez-vous d'œuvres utiles, cela colorera votre existence. Vous serez la première étonnée de constater combien vous vous sentirez différente.

Si vous n'êtes pas mariée, vous êtes arrivée à l'âge où l'on a vaincu l'envie, l'amertume et le complexe d'infériorité. Il est probable que vous ne désirez pas apporter un changement quelconque à votre existence, à votre travail, si vous en avez un. Et pourtant, vous êtes confinée dans une ornière, commode et agréable, sans doute, mais une ornière quand même. Vous vous sentez peut-être seule. Un seul remède à la solitude : trouvez en dehors de votre travail une occupation utile et en même temps agréable. Dans les œuvres de charité ou de guerre, vous rencontrerez des camarades et probablement vous lierez des amitiés sincères et durables. Essayez, et au bout de quelque temps, vous ne vous reconnaîtrez plus.

Et lorsque, ensuite, vous retournerez à votre vie de tous les jours, vous serez à même d'en goûter les avantages avec plus d'intensité.

VOUS DEVEZ ETRE

HEUREUSE

d'avoir

60 ANS





parce que...

...mariée ou non mariée, vous n'avez plus d'incertitudes. Vous savez exactement ce que la vie peut vous donner de meilleur et de pire. Vous vous réjouissez du fait que ce sont les bons souvenirs qui restent incrustés dans votre mémoire et pas les mauvais. Vous savez que vous pouvez affronter tout ce que le sort jettera en travers de votre chemin. Vous avez assisté à deux guerres et vous êtes fermement décidée à survivre à celle-ci.

Vous êtes d'une humeur égale. Votre conversation est agréable. C'est un art que vous essayez d'enseigner à vos petits-enfants. Vous vous intéressez de très près à ce qu'ils font, à ce qu'ils pensent et à ce qu'ils disent. Et si vous n'approuvez pas la façon dont on les élève, vous avez assez de sagesse pour éviter toute intervention qui pourrait vous valoir des désagréments de la part de la maman ou du papa.

Vous supportez avec courage et résignation tous les malheurs. Avec philosophie, vous les inscrivez du côté débiteur du grand livre de la vie et passez au crédit votre intérêt intense dans les choses et les hommes : vos sages conseils, prodigués avec toute votre expérience et assaisonnés d'une touche occasionnelle d'humour ; votre sentiment heureux d'être aimée de votre famille et de vos amis. Maintenant vous voyez les choses telles qu'elles sont et non pas telles que vous voudriez qu'elles fussent. Par conséquent, bien que vous ne soyez plus capable d'enregistrer les émotions intenses réservées à la jeunesse, vous n'avez pas non plus à subir les dépressions accablantes des déceptions amères.

Vous avez un faible pour les nouvelles, et vos lettres sont reçues et lues avec délice.

La vie n'est pas toujours rose, et souvent elle est morne. Mais parce que vous savez en distiller ce qu'il y a de meilleur, vous trouvez toujours devant vous un champ ouvert à votre curiosité et à votre intérêt.

Vous avez atteint l'âge de la parfaite liberté mentale... lorsque vous vous laissez aller à être vous-même. Vous n'acceptez pas les opinions universellement reconnues. Votre personnalité, votre liberté de choisir, votre véritable connaissance de vous-même sont naturellement reflétées dans vos robes. Vous ne vous préoccupez pas de ce que les autres portent, parce que vous vous intéressez seulement aux accoutrements qui vous conviennent. Vous avez un sens aigu de votre dignité en tant qu'être humain, et vous connaissez parfaitement la somme des obligations qui pèsent sur vous, pour faire honneur à cette dignité. Vous pesez, vous comparez et finalement acceptez ou rejetez, le tout avec fermeté et confiance dans votre jugement. C'est un avantage sans prix que votre âge vous donne.

VIVIEN LEIGH VOUS DIT :

SACHEZ CRÉER VOTRE PERSONNALITÉ



Il y a quelque temps de cela, lors de son arrivée à Londres, Vivien Leigh, la célèbre vedette qui fut une Scarlett O'Hara parfaite et une non moins parfaite Lady Hamilton, fut interviewée par la presse anglaise et, spécialement, par les journalistes féminines qui voulaient savoir comment elle avait réussi à se créer une personnalité aussi étonnante. Voici les passages les plus importants de ses déclarations. J'espère qu'ils vous ouvriront des horizons nouveaux et, qu'à l'avenir, vous saurez davantage tirer parti de vos avantages physiques.

« Même dans le maquillage il existe une certaine philosophie, a déclaré Vivien Leigh. Elle est étroitement liée au sens de l'opportunité. Il faut se maquiller, comme l'on s'habille, selon les circonstances. Se faire une beauté, c'est tout autre chose que promener au hasard une houppette sur son nez et appliquer du rouge sur ses joues. C'est une obligation morale. Parfaitement : chaque femme a le devoir de se rendre aussi attrayante que possible.

« Les moyens d'acquérir la beauté ne manquent pas. Il faut seulement savoir quand et comment s'en servir. Il faut du temps et de l'effort.

« J'entends des femmes soupirer sur le passage de celles qui sont toujours impeccables : « Oh ! elle a de la chance. Elle a le sens de la toilette. » Croyez-vous donc que le sens de la toilette soit déposé par une fée dans le berceau d'une petite fille, alors que les autres en restent démunies ?

« C'est là une faculté qu'on développe en étudiant les lignes et les couleurs propres à rehausser son charme et à se rendre agréable aux yeux de tous. Mais cet agrément varie selon les circonstances. La beauté elle-même doit être opportune. Le sens de la toilette, le sens du maquillage, le sens de l'opportunité, voilà ce qu'il faut acquérir.

« Ainsi, j'ai naturellement la peau blanche, j'aime le contraste entre cette blancheur et un rouge à lèvres et à ongles étincelant. Mais je ne me maquillerai pas ainsi pour un enterrement ni même pour une conférence sérieuse. Quand l'occasion est solennelle et qu'elle exige de la dignité, je renonce à un rouge trop voyant. Voilà ce que j'appelle la discipline du maquillage.

* * *

« D'ailleurs, en général, je m'habille assez simplement. Mon maquillage est très discret pour aller avec ma toilette : de la poudre, du rouge à lèvres, et c'est tout. Ni fond de teint, ni noir pour les yeux.

« Le soir, quand je me mets en grande toilette et que j'affronte des lumières éblouissantes, j'emploie une autre technique. J'étends sur tout mon visage une couche de poudre assez claire. Puis une deuxième couche, plus foncée, entre les deux yeux, sur les pommettes et des deux côtés du front. Encore un nuage de poudre, puis je me regarde au miroir. S'il y en a trop, j'enlève le surplus avec délicatesse. Ces trois couches successives font valoir mes pommettes et donnent du relief à l'ossature de mon visage.

« Remarquez que, pour les autres femmes, cela pourrait donner un effet contraire. Une femme doit étudier sa structure, comme le ferait un artiste, afin de mettre en valeur les contours. Et cela surtout pour le rouge à joues. Les pommettes ont une importance essentielle dans un visage. Si elles sont fortes, on vous dira de mettre le rouge assez loin du nez, afin qu'elles paraissent moins proéminentes. Ce n'est pas mon avis : il est des cas où la femme aurait intérêt à accentuer, au contraire, la largeur de son visage pour mettre en valeur son type et sa personnalité.

« La nuance de la poudre ? Affaire d'expérience... Je ne suis pas étonnée que, jadis, les demoiselles « comme il faut » aient pu se passer de poudre, car il n'en existait que deux tons : rose vif et blanc cru, ce qui, en général, ne convenait à personne. Maintenant, remercions-en le ciel, il existe des douzaines de teintes s'adaptant à toutes les peaux. On n'a qu'à chercher celle qui convient le mieux à son genre.

« Mais quand on a trouvé une teinte harmonieuse, il faut la garder pour toujours et ne pas la changer régulièrement, sous prétexte que « ça change le visage ». Chaque femme doit, en outre, posséder deux tons de poudre, l'un plus foncé pour le jour, l'autre plus clair pour la nuit. Les lumières électriques exigent toujours des teintes différentes.

« Il ne faut pas se « faire les yeux » pendant le jour, car sur cent femmes il y en a tout au plus dix que cela avantage. Pour ma part, je trouve que le noir, employé durant la journée, donne un air maladif et chagrin. Je ne mets jamais rien sur mes paupières, sauf le soir, lorsque je vais à une réception ou au bal. Je mets alors une légère couche de mauve, couleur qui s'accorde bien avec celle de mes yeux.

« Pour finir, un dernier conseil : employez le vernis à ongles rouge vif pour le soir, mais, durant le jour, contentez-vous d'un ton rosé ou incolore. Ne me dites pas que cela vous occasionne trop de dépenses. Vous ne sortez pas chaque soir pour aller danser ou dîner dehors et, si vous changez votre vernis deux fois par semaine, ou même trois fois, cela ne vous ruinera pas et permettra que l'on dise de vous : « Elle est soignée jusqu'au bout des ongles ».

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

La guerre, avec les multiples bouleversements qu'elle produit, qui enrichit les uns et appauvrit les autres, a créé de nouveaux métiers et, entre autres, celui de ramasseur d'épingles. N'en riez pas, ma jolie, c'est très sérieux et cela se passe, si vous voulez de plus amples détails, au sévère département des Archives de l'Etat. Là, un employé, dont la tâche n'est pas une sinécure puisqu'elle l'occupe plusieurs heures d'affilée, a pour devoir d'enlever les épingles des vieux dossiers et de les rassembler dans une caisse ad hoc. En rémunération de ce travail, qu'on pourrait appeler manuel, ce noble fonctionnaire touche la somme de dix piastres par jour. Signe des temps ! Que valait une épingle dans les heureuses années d'avant-guerre et quelle importance attachait-on à ce simple fil de laiton, de cuivre ou d'acier ? Mais voilà. On n'en trouve plus en quantité suffisante et, si vous voulez m'en croire, gardez-vous d'en éparpiller sur vos parquets. Vos essayages en souffriraient et bien d'autres besoins plus encore.

* * *

Le Caire, comme vous le voyez, est la capitale des surprises. Témoin aussi cette scène dont le piquant et le pittoresque ne vous échapperont pas. Place Bab-el-Hadid, où la circulation est plus intense que partout ailleurs, où piétons et automobilistes s'envoient à la tête les injures les plus malveillantes et où les constables ne savent plus à quel saint se vouer pour rétablir le trafic des autos, voitures, bicyclettes, charrettes, mulets et autres quadrupèdes, un attroupement attire mes regards curieux. De quoi s'agit-il ? Une femme, une « leader », est là gesticulant, le verbe haut. Le spectacle est pour le moins inattendu et une foule de badauds l'entoure. La voici s'élevant contre la coquetterie féminine et en appelant à toutes les lois de la morale et des bonnes mœurs pour faire cesser un état de choses aussi déplaisant. Parmi ses auditeurs, quelques-uns sont pris d'une franche gaîté, tandis que d'autres hochent la tête et s'en vont, convaincus d'avoir affaire à une pauvre d'esprit. C'en était une, en effet, puisque ses élucubrations oratoires lui valurent une invitation de l'agent de police, préposé au bon ordre de l'endroit, de se rendre au poste où elle reprocha aux officiers supérieurs de l'empêcher de mener à bien « sa mission ».

Malheureuse enfant, et comme elle prêcha dans le désert ! Interdire aux femmes d'être coquettes, n'est-ce pas faire perdre à la vie tout son charme et tout son attrait ? Mais si vous n'étiez pas coquette, ma cousine, eussiez-vous provoqué partout les réflexions favorables de votre entourage ? Eussiez-vous, en traversant une rue, attiré le regard de vos semblables et de quelle arme vous fussiez-vous servie pour atteindre nos cœurs ?

Si l'égoïsme est masculin, la coquetterie est femme, et nous vous savons gré, mesdames, de prendre de votre toilette et de votre mise tant de soins. Peu importe que vos maris trépignent de rage, eux, toujours pressés, quand, devant la porte de l'appartement déjà ouverte, ils vous interpellent avec une colère rentrée :

— Allons, chérie, presse-toi. Tu sais bien que notre rendez-vous est à six heures.

Puis la voix monte, tandis que, devant votre toilette, vous mettez une dernière main au dessin de vos lèvres et essayez de redresser la mèche folle qui ne veut pas tenir.

— Ce que tu es agaçante, vraiment ! Jamais moyen avec toi d'être à l'heure.

Ne vous laissez pas impressionner. Continuez, continuez tranquillement votre tâche. Votre époux sera bien content tout à l'heure, quand une gamme de compliments saluera votre arrivée et qu'autour de vous s'élèveront des murmures flatteurs.

Pauvre insensée que celle, parmi vos consœurs, qui voudrait vous enlever ce goût de la parure qui fait partie intégrante de votre séduction.

Votre cousin
SERGE FORZANNES



QUELQUES PETITS TRUCS

POUR LES MENAGERES

Pour nettoyer le col d'un veston, frottez celui-ci avec de la pomme de terre crue râpée, nettoyez ensuite avec un chiffon propre.

* * *

Si vous avez perdu un gant, utilisez l'autre pour faire des bigoudis économiques. Taillez les doigts en lanières d'un centimètre de large. Coupez du laiton de longueur égale à celle du doigt. Un simple surjet et le bigoudi est fait.

* * *

Si vous venez d'huiler votre machine à coudre, prenez un morceau de chiffon sur lequel vous aurez mis un papier buvard d'égale grandeur et passez sous l'aiguille. Tournez ensuite la manivelle, comme si vous étiez en train de coudre. Le buvard emportera toutes les taches graisseuses qui auraient pu gâter votre travail de couture.

* * *

Lorsqu'il vous reste des bouts de savon, évitez de les jeter. Ramassez-les tous dans un sac de mousseline et, lorsque vous en aurez une quantité suffisantes, faites-les bouillir dans de l'eau pour en faire comme un shampooing liquide. Gardez dans des flacons bien bouchés. Ce mélange vous sera très utile pour laver votre lingerie fine et aussi, s'il est de bonne qualité, pour laver vos cheveux.

Lorsque votre chapeau de feutre donne des signes de fatigue, frottez-le très doucement avec du papier émeri. Tournez tout le temps en rond. Lorsque vous aurez fini, votre chapeau sera redevenu neuf.

* * *

Si les anneaux de vos rideaux sont légèrement rouillés et ne glissent plus très facilement sur la tringle, trempez-les dans un mélange d'ammoniaque et d'eau chaude (une cuillerée à café d'ammoniaque pour un demi-litre d'eau). Séchez bien et remettez en place. Vous serez étonnée des résultats.

* * *

Pour désinfecter un coussin de plumes, videz celles-ci dans une taie d'oreiller qui contient deux tablettes de camphre. Secouez énergiquement. Laissez pendant une demi-heure. Recommencez l'opération. Puis remontez votre coussin. Vos plumes seront propres et vierges de tous microbes.

* * *

Pour conserver vos fleurs plus longtemps, coupez toutes les feuilles qui pourraient plonger dans le vase. De cette manière, vous pourrez être sûre d'avoir un intérieur fleuri pendant quelques jours de plus.

* * *

Si vous voulez conserver des couverts d'argent impeccables, doublez d'une lainette l'intérieur du tiroir dans lequel vous les mettez d'ordinaire.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Tricoteuse »

Oui, la laine angora est assez dangereuse pour les petits enfants, car elle leur donne l'asthme très souvent. Pourquoi ne tricoteriez-vous pas un bel ensemble de coton mercerisé pour la petite ? Le printemps ne tardera pas à s'annoncer et un vêtement léger lui sera plus utile.

Nièce « Christiane »

Pour enlever cette tache de graisse sur votre nappe en toile de Jouy, saupoudrez-la avec de la poudre de talc. Posez dessus un morceau de papier buvard et appliquez un fer pas trop chaud. Retournez le tissu et recommencez la même opération de l'autre côté. La tache disparaîtra entièrement.

Nièce « Qui veut mon cœur ? »

Pourquoi vous désoler ainsi ? Vous êtes jeune, agréable et intelligente et, si vous n'avez pas encore trouvé votre Prince Charmant, cela ne veut pas dire qu'il ne viendra pas un jour. Patientez.

Nièce « Mina la lingère »

Il existe un moyen facile de faire disparaître des taches de rouille sur du linge : prenez 50 grammes de crème de tartre pulvérisée, 50 grammes de bioxalate de potasse, 1 gramme d'essence de romarin. Humectez les taches de rouille avec de l'eau, recouvrez-les avec la poudre préparée. Frottez très légèrement, puis rincez tout de suite à grande eau. Sur de la soie, les taches de rouille seront frottées avec de l'alcool à 90°.

Nièce « Pourquoi ? »

Vous ne deviez pas avoir une telle confiance en ce jeune homme. Il était au Caire pour s'amuser pendant quelques jours avant de repartir vers une destination inconnue. Pourquoi n'avez-vous pas été plus sérieuse ? Ce n'est pas lui que je blâme, c'est vous qui avez été trop confiante avec un inconnu. Que ceci vous serve de leçon. Ne vous laissez pas aller ainsi une autre fois.

Nièce « Bergère »

Vous trouverez un excellent livre sur la manière d'élever les bêtes. Il s'intitule « Nos amies les bêtes » et son auteur est Henry Nicholson. Cet ouvrage a été édité par la collection des Pingouins. Vous l'obtiendrez pour quelques piastres.

Nièce « Nicky »

Pourquoi ne voulez-vous pas vivre avec votre belle-sœur ? Votre mari a tout à fait raison : il ne peut pas abandonner sa jeune sœur, devenue orpheline, pour vous faire plaisir. Pensez donc à ce que deviendrait cette enfant livrée à elle-même à l'âge de 16 ans. Soyez plus tolérante, acceptez cette pauvre petite dans votre foyer. Vous en serez récompensée plus tard, j'en suis sûre.

Nièce « Indépendante »

J'ai connu, il n'y a pas longtemps, une vieille femme aigrie, jalouse et envieuse qui, jadis, avait voulu être, elle aussi, une jeune fille indépendante et avait refusé tous les partis qui s'offraient à elle. Elle ne parvient à subsister que grâce à certaines œuvres de bienfaisance. Voulez-vous lui ressembler un jour ?

Nièce « Simone »

Pour entretenir vos toiles cirées, ne les lavez jamais au savon. Frottez-les avec un chiffon imbibé de lait tiède ou d'eau légèrement vinaigrée. Il n'est pas nécessaire de faire ce nettoyage chaque jour. Entre temps, il suffit de passer dessus un chiffon imbibé d'eau tiède.

Nièce « Mizzy »

Mais votre mari a parfaitement raison de vous délaisser pour aller au bar. Comment ? Vous laissez votre maison en désordre, vos enfants et vous-même n'êtes jamais bien vêtus et vous pensez que, malgré tout, cet homme doit rester continuellement dans son foyer ? Pourquoi, je vous prie, n'irait-il pas chercher dehors un endroit plus agréable ? Changez immédiatement, car vous risquez de perdre votre époux pour toujours.

Nièce « Nouveautés »

Vous trouverez dans un prochain numéro d'« Images » un article sur la manière de se coiffer sans aller chez le coiffeur. Je ne puis, à mon grand regret, répondre à vos autres questions, car elles sont trop sérieuses. Consultez plutôt un bon gynécologue qui saura vous diriger beaucoup mieux que moi.

Nièce « Je l'aime... quand même »

Une femme au grand cœur est toujours récompensée. Puisque votre mari vous est revenu, ne lui faites plus de reproches. Il est déçu de cette lamentable aventure sentimentale et je suis certaine qu'il vous aime maintenant beaucoup plus qu'avant. Sans en avoir l'air, surveillez-le un peu plus afin qu'il ne se laisse pas entraîner par une autre aventure. C'est un homme faible, comprenez-le et pardonnez-lui.

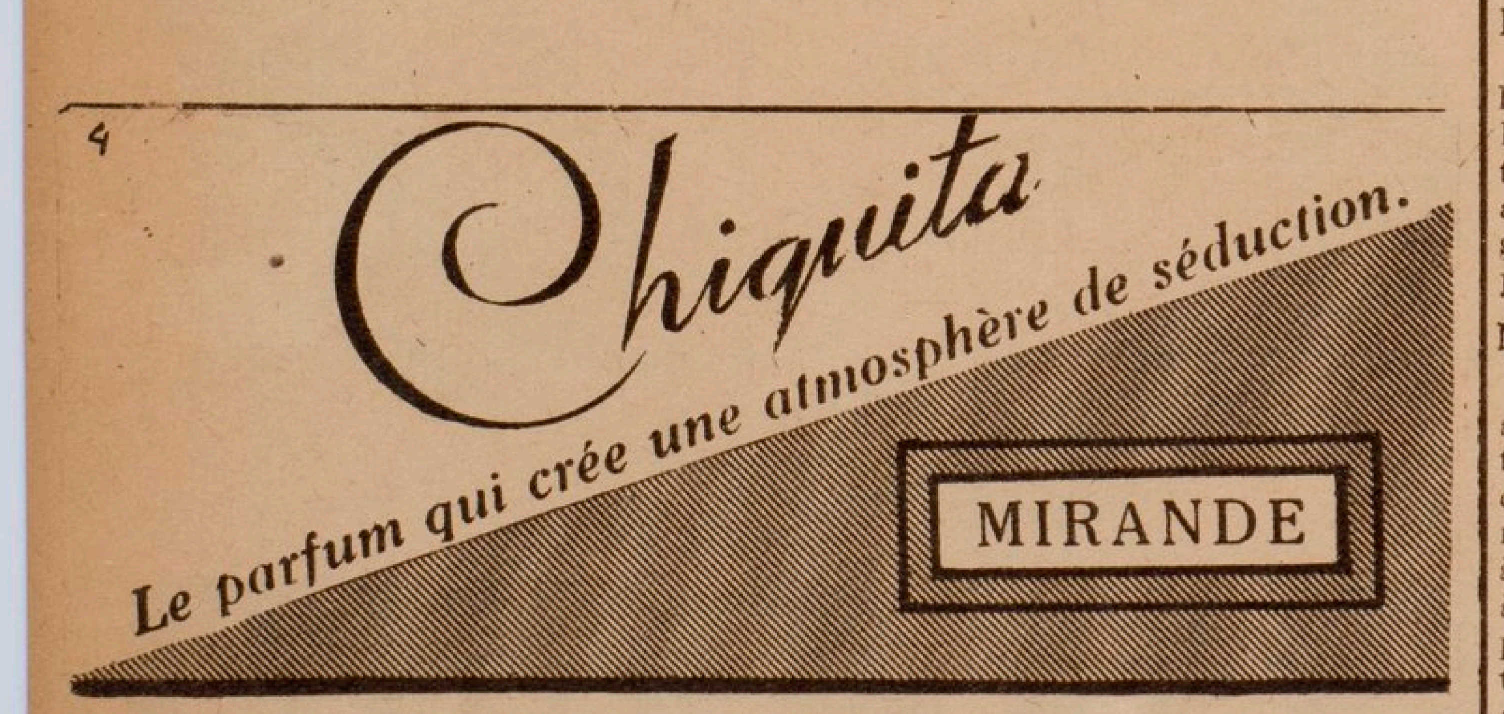
TANTE ANNE-MARIE

LE GRAND BAL RUSSE

Le grand bal russe, organisé au profit de la Société Russe de Bienfaisance, aura lieu le 5 février prochain dans les salons de l'hôtel Continental. Placé sous le Haut Patronage de S.M. le Roi, il revêtira cette année, en raison de circonstances, un éclat tout particulier et nul doute qu'il connaisse son succès habituel, étant chaque année le grand « event » de la saison cairote. De grandes surprises sont réservées au public qui ne manquera de répondre en foule à cette manifestation mondaine qui est aussi une œuvre de charité des plus méritoires.

Les billets sont en vente chez le Dr W. Kazakoff, 32, rue Soliman pacha ; au magasin de musique Poliakine, 116, rue Emad-el-Dine, et chez le portier de l'hôtel Continental.









NOS CONTES

Tué à Resaca

Le plus valeureux soldat de notre garnison était, sans conteste, le lieutenant Brayle, l'un des deux aides de camp du général.

Aucun de nous ne l'avait connu auparavant, et il aurait été difficile qu'il en fût autrement, car le général pensait qu'un poste dans son état-major était une distinction remarquable et, pour éviter toute rivalité et toute discorde, choisissait ses officiers dans des brigades différentes.

Brayle avait été appelé, je crois, d'un régiment de l'Ohio. Il avait plus de six pieds, une taille splendidement proportionnée, les cheveux blonds et des yeux gris-bleu qui dénotent généralement la vaillance. Il aimait à porter en toutes circonstances le flamboyant costume d'apparat. Pour le reste, il avait les manières d'un gentleman, le cerveau d'un érudit et le cœur d'un lion. Il devait être dans sa trentième année.

Nous aimâmes tout de suite Brayle autant que nous l'admirâmes, et ce fut avec un regret sincère que nous constatâmes, dans l'engagement de Stone's River — notre première action depuis son arrivée — qu'il avait un défaut répréhensible en tout soldat: une déconcertante frivolité dans le courage.

Au cours de toutes les vicissitudes et de tous les dangers traversés durant nos terribles luttes, au lieu de chercher à s'abriter des balles, il dressait son cheval en statue équestre aux endroits les plus dangereux et accourait audacieusement sous la tourmente partout où l'appelait son devoir ou plutôt sa témérité. Lorsque les batailles se tiennent en un lieu découvert, il arrive que les hommes des lignes opposées, distantes de quelques mètres, étreignent la terre comme dans un embrassement passionné, ou qu'un officier de brigade soit envoyé en mission vers l'un de ses chefs à retrouver dans une masse compacte d'hommes pour lui transmettre un ordre. Questions et réponses sont souvent faites et données par signes, et les plus courageux y vont tête baissée sous la rafale.

La tactique de Brayle était complètement différente en tout. Dans le deuxième cas, il confiait son cheval qu'il aimait à un subalterne et allait, en marchant tranquillement, accomplir son effrayante tâche. Le dos droit, sa splendide taille sanglée dans son uniforme de gala, il exerçait sur tous une réelle fascination. Nous le regardions sidérés, la respiration coupée, le cœur battant. Un jour, en l'une de ces occasions, l'un d'entre nous, empoigné par une violente émotion, s'écria en bégayant fortement:

— Je pa-pa-rie, d-d-dollars qu'ils l'abattront av-avant qu'il n'atteigne son but.

Je n'acceptai pas de participer à la brutale proposition. Je pensais aussi qu'il avait raison. Laissez-moi rendre ici justice à ce brave. En risquant tant de fois inutilement sa vie, il n'y mettait aucune vantardise, aucune provocation, aucune recherche. Les rares fois où nous nous aventurâmes à lui faire des reproches, Brayle avait souri plaisamment, prenant la chose tellement à la légère que cela nous avait découragés d'insister ou de récidiver. Un jour, il répondit:

— Capitaine, si jamais, en oubliant de suivre vos conseils, il m'arrivait malheur, je souhaite que mes derniers moments soient égayés par le son de votre voix bien-aimée, murmurant à mon oreille: « Je vous l'avais bien dit. »

Nous rîmes, et nous moquâmes même au capitaine, sans pouvoir expliquer pourquoi, et cet après-midi-là, celui-ci mourut, le corps broyé, écartelé par les projectiles de l'ennemi. Brayle demeura assez longtemps, seul auprès de lui, essayant, avec un soin inutile, de réajuster les membres mutilés, essuyant sans broncher les feux de l'adversaire. Il est facile de condamner une bravoure pareillement ostentatoire, mais il est impossible de ne pas la respecter. Nous souhaitions qu'il fût moins fou, moins héroïque. Il devait, hélas! continuer à l'être, jusqu'à la fin, parfois harassé, souvent blessé, revenant toujours à son devoir, aussi frais et dispos qu'auparavant.

L'inévitable devait arriver.

C'était à Resaca, en Géorgie, durant un mouvement de troupes couronné de succès. Notre brigade formait un arc de cercle devant les lignes adverses.

— Lieutenant Brayle, dit le général, allez prévenir le colonel Ward de ramasser autant que possible ses troupes, et de ne pas gaspiller ses munitions en de vaines attaques. Vous pouvez y aller à pied.

Nous étions à ce moment à la lisière de la forêt, près de l'extrémité droite de l'arc. En suggérant à Brayle de laisser là son cheval, le général voulait clairement lui signifier de gagner son but par la forêt, en traversant nos propres lignes. Tout autre que Brayle l'aurait fait. L'alternative qui restait, bien que la plus courte, menait à un échec certain. Avant que quiconque ait pu s'interposer, Brayle donnant de l'éperon s'était lancé. L'attaque du camp opposé avait atteint son paroxysme.

— Arrêtez ce sacré fou! cria le général.

Un homme de l'escorte animé de plus d'ambition que de sagesse s'avança, pour obéir. Il avait à peine franchi dix mètres qu'il tombait, entraînant son cheval dans sa chute.

Brayle était déjà loin, galopant avec aisance, parallèlement à l'ennemi qui se trouvait à moins de deux cents mètres. C'était un spectacle unique. Son chapeau avait été emporté par les balles, et ses épais cheveux blonds se soulevaient et retombaient en cadence, au rythme de son cheval. Il était raide sur sa selle, tenant les rênes de sa main gauche, tandis que sa main droite pendait négligemment à son côté. Le tableau était dramatique. Des jets successifs d'artillerie menaçaient nos lignes qui prirent une position défensive. Cependant nos hommes, soulevés d'héroïsme, ne tenant plus compte du danger ou de l'ordre établi, s'avançaient à découvert, lançant de larges rasades de balles contre les positions de l'ennemi. La riposte ne se fit pas attendre et, dans les détachements non protégés, la mort fit une riche moisson.

Des deux côtés l'artillerie entra en jeu, ponctuant les détonations de fortes secousses terrestres causées par les explosions et déchirant l'air d'une tempête de sifflements meurtriers qui, du côté de l'opposant, déracinait les arbres et les éclaboussait de sang. On ne voyait plus que fumée et tourbillons de poussière. Mon attention, un moment détournée, par le combat général, de celui qui était cause de ce carnage, revint à Brayle. Pris entre les deux armées, également condamné par l'ennemi et le frère, il se tenait là immobile, face au camp de l'adversaire. A quelques pas de lui gisait son cheval. Brayle ne bougeait pas, ne pouvant ni reculer ni avancer. Il attendait stoïquement la mort.

Elle ne tarda pas à venir.

Par quelque mystérieuse coïncidence, le feu cessa instantanément, dès qu'il fut atteint. Quelques rares coups furent tirés à de longs intervalles accentuant le silence, plus qu'ils ne le rompaient. On aurait dit que des deux côtés on se repentait de ce crime inutile.

Peu après, des brancardiers, suivant un sergent qui brandissait un drapeau blanc, franchissaient le champ de bataille, se dirigeant directement vers le cadavre de Brayle. Plusieurs officiers et confédérés s'étaient joints à eux. Comme ils avançaient, nous entendîmes le son lointain des fifres et des tambours. Un ennemi généreux honorait la dépouille du héros.

Parmi les effets de Brayle se trouvait un portefeuille souillé en cuir de Russie, qui m'était échu durant le partage organisé par le général.

....

Je l'avais oublié parmi mes effets. Un an après la guerre, comme je rentrais en Californie, je l'ouvris négligemment et l'inspectai. D'un compartiment secret une lettre tomba. Elle était sans enveloppe et ne portait aucune adresse. L'écriture était féminine. La lettre commençait par des mots de tendresse, aucun nom n'était mentionné. Elle était ainsi datée: « San-Francisco, 9 juillet 1862 », et signée « Darling » entre guillemets, mais incidemment le nom de l'expéditrice était donné en entier dans le texte: Marian Mendehall.

Sa facture dénotait une culture et une bonne éducation évidentes. Ce n'était en somme qu'une banale lettre d'amour, si toutefois une lettre d'amour peut être banale, et elle ne renfermait rien d'important. Il y avait cependant un passage qui donnait à réfléchir. Le voici:

« Monsieur Winters, que je haïrai toujours pour cela, m'a dit que durant une certaine bataille en Virginie, au cours de laquelle il a été blessé, on vous a vu chercher lâchement refuge derrière un arbre. Je pense qu'il a des raisons de s'efforcer de vous nuire dans mon esprit, et il sait que cette histoire, si j'y croyais, vous dégraderait à mes yeux.

« Je pourrais supporter d'apprendre la mort de mon amoureux soldat, mais non sa déchéance. »

C'étaient ces mots qui, par une claire après-midi, avaient, dans une région lointaine, coûté la vie à des centaines d'hommes. La femme est-elle un être faible?

Je me présentais un soir chez Miss Mendehall pour lui rendre son message de mort et lui dire ce qu'elle avait fait et la supériorité et le mérite de l'homme qu'elle avait délibérément perdu.

Je la trouvais dans un élégant appartement de Rincon-Hill. Elle était belle, fine, élégante, en un mot charmante.

— Connaissiez-vous le lieutenant Herbert Brayle? dis-je presque à brûle-pourpoint. Vous avez dû apprendre qu'il est mort sur le champ de bataille. Parmi ses effets, on a retrouvé cette lettre. Je suis venu la remettre entre vos mains.

Elle la prit machinalement et, tout en la parcourant, son visage changea de couleur, puis elle me regarda en souriant.

— C'est très aimable à vous de me l'avoir apportée, bien que cela n'en valait pas la peine.

Elle s'arrêta court, et devenant soudain d'une étrange pâleur:

— Cette tache, dit-elle, est-ce?... Ce n'est certainement pas...

— Mademoiselle, répliquai-je, excusez-moi, mais c'est en effet là le sang du cœur le plus valeureux, le plus fier qui ait jamais battu.

A ces mots, elle jeta précipitamment le message dans les flammes ardentes de la cheminée.

— Ah! je ne puis supporter la vue du sang... dit-elle. Comment est-il mort?

Je m'étais involontairement levé pour sauver ce petit bout de papier qui même à moi était devenu sacré, je me tenais ainsi derrière elle. En me demandant cette question, elle avait levé et légèrement tourné son visage vers moi. La lumière provoquée par la lettre qui brûlait se refléta dans ses yeux, marquant sa joie d'une pointe d'écarlate aussi sanglante que la tache empreinte sur les pages. Je n'avais jamais vu quelque chose d'aussi étrangement beau que cette détestable créature. Je fus saisis du désir de la frapper en plein cœur et de briser son impénétrable indifférence.

— Il a succombé empoisonné par la morsure d'une vipère, m'entendis-je répliquer.

(Adapté de l'anglais)

Grâce fraîche et souriante d'Olivia de Havilland, une des plus jolies stars de Hollywood.



DU LUNDI 26 JANVIER AU DIMANCHE 1 FEVRIER

WARNER BROS. présente

ANN SHERIDAN

Jack OAKIE * *Martha* RAYE * *Jack* HALEY

dans

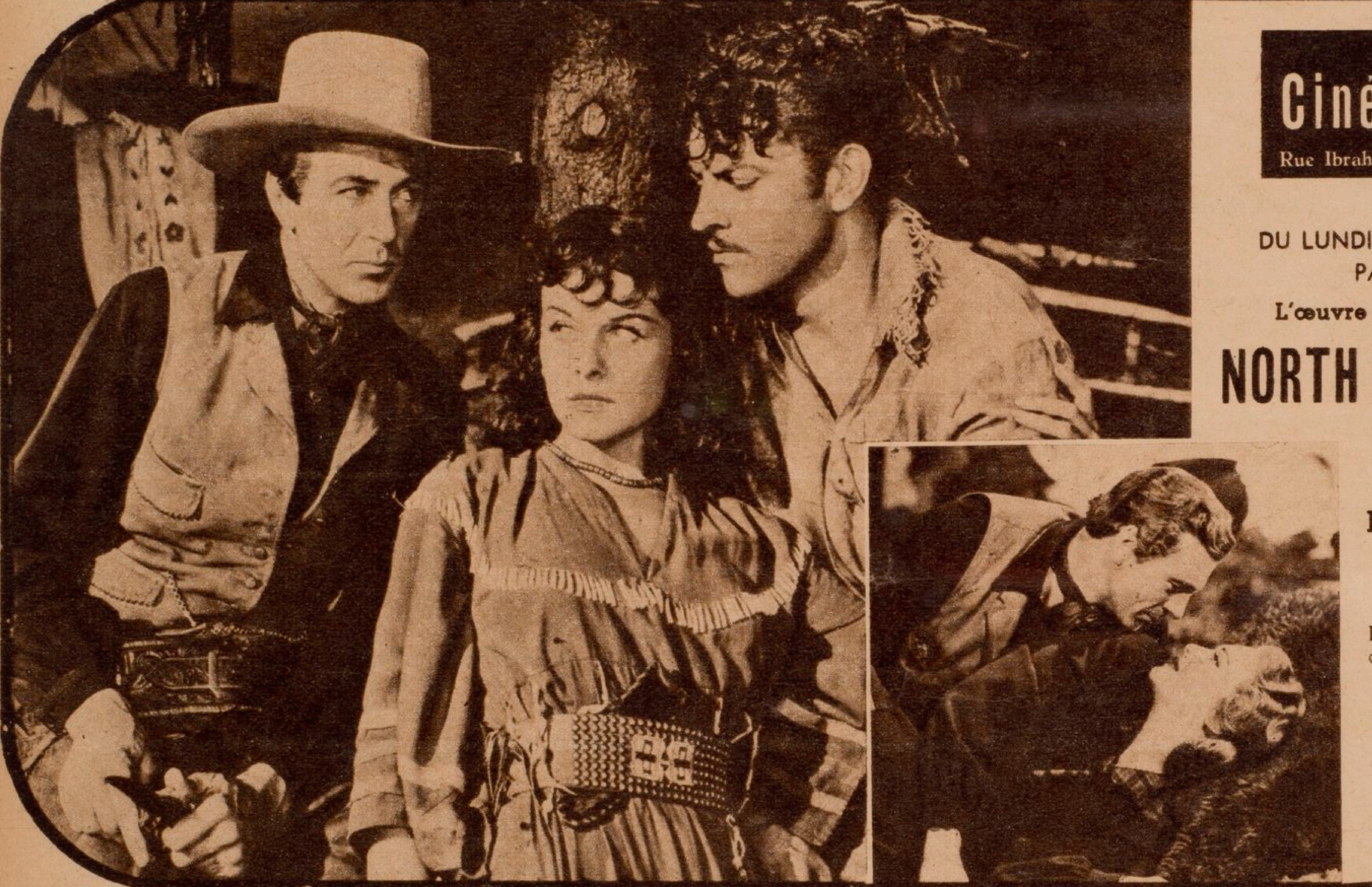
"NAVY BLUES"

LE PLUS JOYEUX COCKTAIL DE VEDETTES ET D'HUMOUR ! Des vagues de rires qui succèdent sans répit à des vagues de girls ravissantes !

AU PROGRAMME
WAR PICTORIAL NEWS
Le journal filmé de la guerre
INTERNATIONAL MOVIETONE NEWS
arrivé par avion.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.





Cinéma ROYAL
Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DEUXIEME SEMAINE

DU LUNDI 26 JANVIER AU DIMANCHE 1 FEVRIER

PARAMOUNT PICTURES présente

L'œuvre maitresse de **CECIL B. DE MILLE**

NORTH WEST MOUNTED POLICE

en TECHNICOLOR

avec **GARY COOPER**
MADELEINE CARROL
PAULETTE GODDARD
PRESTON FOSTER

LE COLOSSE DE 1942 ! 10 Vedettes ! 2 Romans d'amour ! 1.000 Scènes sensationnelles ! Un technicolor éblouissant !

AU PROGRAMME :
WAR PICTORIAL NEWS

Vu l'importance de cette superproduction
4 SPECTACLES CHAQUE JOUR 4
10 h. 30 a.m., 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.

Cinéma METROPOLE
Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 27 JANVIER AU LUNDI 2 FEVRIER

20th CENTURY-FOX présente

Joan **BENNETT**
Henry **FONDA**

dans

WILD GEESE CALLING

Loin de la civilisation... dans le décor primitif de la forêt... l'orageuse idylle d'une danseuse coquette et d'un rude montagnard !

AU PROGRAMME :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre

Chaque jours trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

